

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

LIBERTÉ ET COMMUNION EN CHRIST

Déclaration de Berlin sur l'Œcuménisme

Introduction	49
i. C'est l'heure de passer l'Œcuménisme au crible	50
ii. Le programme de libération de l'Œcumé- nisme	55
iii. La vision de l'unité du Mouvement Œcumé- nique	59
iv. Le degré d'influence de l'idéologie œcumé- nique	65
v. L'Eglise confessante répond au Mouvement Œcuménique	70

Daniel LANCEREAU, Communication et Interférence	73
Notre foi : non pas « malgré » mais « parce que »	90
Bibliographie	91

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE DE FRANCE

avec le concours des Professeurs de la Faculté libre
de Théologie réformée d'Aix-en-Provence

COMITÉ DE REDACTION

JEAN CADIER — Pierre COURTHIAL — Peter JONES

Pierre MARCEL — Richard STAUFFER — Paul WELLS

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, Jean BOULET,

J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, Alfred RICHARD-MOLARD, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Rédaction et commandes : 10, rue de Villars

F. 78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DON

se référer page 3 de la couverture

Franco de port pour la France et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : **10,00 F**

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois de l'année. Les frais de rappel (F. 2,00) sont à la charge des abonnés.

Liberté et Communion en Christ

Déclaration de Berlin sur l'Œcuménisme, 1974 (1)

Le jour de la fête de l'Ascension de notre Seigneur Jésus-Christ, nous, chrétiens de diverses Eglises européennes, nous nous sommes retrouvés à Berlin. Nous nous sommes unis en esprit à tous les frères et à toutes les sœurs du monde entier qui invoquent son Nom.

Ensemble, nous confessons : Son Fils, qui a donné sa vie sur la Croix en rançon pour nos péchés, Dieu l'a « ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de tout pouvoir, de toute autorité, de toute puissance, de toute souveraineté..., non seulement dans ce siècle, mais encore dans le siècle à venir. Il lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise » (Eph. 1 :20-22). Jésus reviendra de la même manière que ses disciples l'ont vu s'en aller vers le ciel (Actes 1 : 11).

¹ Traduction Georgette HOFFMANN et Pierre MARCEL, d'après la rédaction définitive et complète du 8 juillet 1974. Citations bibliques d'après la version synodale, 8^e Edition —

La Revue Réformée a toujours estimé indispensable d'informer ses lecteurs sur la manière dont diverses Eglises tiennent à confesser leur foi et dénoncent la séduction des idéologies contemporaines qui veulent être maîtresses de la théologie. Ou bien parce que nous partageons leur point de vue, et nous sommes heureux des armes ainsi mises à notre disposition, ou bien pour servir de thème de réflexion dans une étude d'ensemble.

C'est ainsi que nous avons édité les textes ou traductions des « déclarations » ou « appels » suivants :

Les Eglises allemandes sous régime communiste précisent leur position. Dix articles sur la liberté et sur le service de l'Eglise, — notre numéro 60, 1964, disponible.

Appel du cercle de travail : Pas d'autre Evangile, de l'Eglise de Rhénanie. — notre numéro 77, 1969, épuisé.

Déclaration de Düsseldorf du Mouvement confessant, Sept thèses sur la doctrine et le message, — notre numéro 77, 1969, épuisé.

Déclaration de Wheaton, 1966, — notre numéro 77, 1969, épuisé.

Compréhension et usage de la Bible, Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ? Rapport de la Commission biblique désignée par l'Episcopat luthérien suédois, 1970, notre numéro 82, 1970, disponible.

Or, c'est non seulement du dehors, mais de l'intérieur même du christianisme que ce message biblique est aujourd'hui l'objet d'attaques et d'altérations. Voilà qui nous appelle à la vigilance et au discernement des esprits. Nous pensons, en premier lieu, que :

I. C'EST L'HEURE DE PASSER L'ŒCUMENISME AU CRIBLE

« Parce que tu as gardé ma parole avec patience, je te garderai aussi de l'heure de l'épreuve, qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre » (Apoc. 3 : 10).

1. — LE NOUVEL HUMANISME EST UNE ATTITUDE ANTICHRÉTIENNE

Aujourd'hui, la chrétienté est vraiment mise à l'épreuve ! Un humanisme anti-divin, parce qu'il divinise l'homme, se dissimule sous une théologie d'apparence chrétienne ; sous cet habit, il pénètre dans la chrétienté tout entière et sape à la base la confession du Christ par l'Eglise.

« Qu'un autre vienne en son propre nom, dit Jésus, vous le recevrez » (Jean 5 : 43b).

a) La foi apostolique est aujourd'hui profondément menacée. La conjonction de la connaissance scientifique et de la puissance économique, sous l'influence des idéaux de la philosophie du progrès, a éveillé dans notre humanité un esprit d'arrogance et d'orgueil. Dès lors, l'interpénétration des divers cultes, religions et

Une affirmation luthérienne sur l'historicité du récit biblique de la création et de la chute, notre numéro 85, 1971, disponible.

Déclaration de Francfort sur la crise fondamentale de la Mission, notre numéro 85, 1971, disponible.

Appel aux Jeunes de l'Eglise réformée de France, notre numéro 89, 1972, épuisé.

Evangile et Ecriture, Relations mutuelles entre les principes matériel et formel dans la théologie luthérienne, Rapport, Synode du Missouri, 1972, notre numéro 96, 1973, disponible.

La plupart de ces textes, pour des raisons aisées à saisir, n'ont pas été publiés dans la grande presse religieuse de langue française.

Sans qu'il y ait eu unanimité au sein du Comité de Rédaction de notre Revue, il nous a paru nécessaire de publier la présente déclaration. Si nous le faisons, c'est parce que nous souffrons, et que nul ne peut reprocher à quiconque d'exprimer les motifs de sa souffrance. Nous le faisons aussi parce que nous avons une responsabilité pastorale et professorale dont nous devons rendre compte chaque jour. Nous le faisons enfin parce que la présente *Déclaration* situe charitablement le climat de sa démarche : elle n'avance aucune justice propre ni ne fait montre d'orgueil ou d'ostracisme, elle est faite après une longue attente et la surabondante démonstration des fruits de la tendance actuellement régnante — ou prédominante — au sein du Conseil Œcuménique des Eglises. Nous ne saurions aujourd'hui faire l'économie du discernement des esprits pour témoigner de notre foi. Nous souhaitons que nous soit accordé le droit de le faire avec une vérité qui n'exclut aucun des aspects de la charité.

idéologies, conduit actuellement au développement d'une sorte de religion humaniste mondiale. L'homme surestime, au delà de toute limite, sa propre sagesse et ses pouvoirs : par là, il se met à la place de Dieu, et décide par lui-même du bien et du mal sans plus se préoccuper de la Révélation biblique.

b) Cette tendance envahit les Eglises du monde entier. Elle déforme la pensée théologique, même celle de chrétiens fort en vue. Une inquiétante manière de penser remplit les concepts bibliques fondamentaux d'un contenu qui leur est totalement étranger. Au centre de cette foi pervertie, le Fils de Dieu glorifié, le Christ Jésus et son Eglise n'apparaissent plus que de façon nominale : car, en vérité, c'est l'homme, en tant qu'autocrate, et la transformation qu'il opère lui-même des conditions humaines qui en sont devenus le centre.

Comment donc en est-on arrivé là ?

c) Dieu est saint ! Mais beaucoup de chrétiens ont perdu la vision non seulement de sa glorieuse souveraineté à laquelle rien n'échappe (Ps. 139), de l'abîme infranchissable entre sa sainteté et notre péché, mais encore de l'insondable profondeur de son plan de salut. Ainsi, c'est l'homme, comme point de départ, puissance efficiente et but à soi-même, qui est placé au centre de nos pensées et de nos actes ! Même dans l'enseignement actuel de l'Eglise sur Dieu, le Christ et le Saint-Esprit, comme dans l'évangélisation, ce n'est pas à Dieu mais à l'homme qu'est conférée la place centrale. Ainsi, encore, le problème-clé de ce monde, à savoir la révolte pécheresse de l'homme contre Dieu, est aujourd'hui perdu de vue dans bien des Eglises. Le sens de la Croix du Christ, en tant que substitution et réconciliation, n'est plus pour elles qu'une notion obscure. Par là, la prédication de l'Evangile a perdu sa force de frappe biblique. Et voilà pourquoi l'humanisme sans Dieu a maintenant la partie aussi belle, même au sein de la chrétienté !

d) Ces séductions et leurs faux prophètes nous ont été prédits par Jésus (Matth. 24 : 4-5, 11-12, 24-25). A la lumière des prophéties bibliques concernant la fin des temps, nous discernons dans le temps présent bien des événements qui nous font penser à la venue de l'Antichrist. Et voilà qui nous appelle à la repentance et à la vigilance.

2. LA NOUVELLE POLARISATION CONDUIT INÉVITABLEMENT A LA DIVISION DANS LES ÉGLISES.

En raison des jugements contradictoires de cet humanisme pseudo-chrétien, nous voyons apparaître une déchirure à tra-

vers les diverses confessions. C'est dans le monde entier que se manifeste l'opposition entre la communion avec Jésus-Christ, bibliquement confessée, et un œcuménisme sécularisé.

« Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » (Jean 6 : 68).

a) Les chrétiens qui reconnaissent le danger actuel sont de plus en plus nombreux. Mais d'autres ne s'en inquiètent pas ou le nient ; ils se réjouissent même de la « diversité d'expressions du témoignage chrétien ». Oui, ils vont même jusqu'à se féliciter que les Eglises se concentrent désormais sur l'homme et sur la condition humaine ; ils y voient un réel progrès et une obéissance à la volonté de Dieu. On en vient donc inévitablement à ce que, à l'intérieur même de l'Eglise, les gens se sentent étrangers les uns aux autres ; des partis s'y créent, parfois même des séparations. Nombre de chrétiens sont déroutés et ne savent que faire parmi ces tendances opposées. Aucune communauté chrétienne ne se trouve à l'abri d'une telle mise à l'épreuve. Toutes les Eglises de la terre sont actuellement les victimes de cette tension entre la foi biblique au Christ et l'idéologie humaniste du salut.

b) Dans le même temps, les forces vives de ce modernisme cherchent très consciemment à s'emparer des postes-clés dans les Eglises. Et c'est précisément à ceux qui, à notre sens, semblent aveugles que sont souvent confiés les postes de direction et d'enseignement. Comment pourrions-nous autrement expliquer qu'ils laissent progresser — presque sans opposition — des mouvements qui sont opposés à l'Evangile, ou même qu'ils leur accordent leur caution personnelle ?

c) C'est dans cette situation, si fertile en tensions, que le Conseil Œcuménique des Eglises s'efforce, autant que possible, de rassembler la chrétienté, pour la conduire ensemble à l'unité. C'est parce que le « Mouvement œcuménique », à l'origine, a surgi d'authentiques racines spirituelles qu'il a pu bénéficier de la confiance du monde entier.

d) Mais aujourd'hui, le Conseil Œcuménique des Eglises situe sa propre action à l'intérieur de cette polarisation croissante. Depuis la *Troisième Assemblée plénière de New-Delhi* (1961), on discerne dans la pensée théologique du Conseil Œcuménique une tendance à assumer des idéologies radicales. Aussi bien la Conférence de Genève, *Eglise et Société* (1966), que la *Quatrième Assemblée générale d'Upsal* (1968), ont approuvé, dans certains cas, les révolutions violentes comme moyen de changer les structures de la société. En raison du processus de polarisation, le Conseil Œcuménique s'est ouvertement rangé du côté d'une lecture socio-politique de l'Evangile.

e) La *Huitième Conférence Missionnaire mondiale de Bangkok* (1973), a ouvert la voie à un nouveau syncrétisme (c'est-à-dire un mélange de doctrines), encouragé par des dialogues entre représentants de diverses religions, en vue d'une coopération de ces diverses religions.

f) La *Cinquième Assemblée générale du Conseil Œcuménique des Eglises* doit se tenir, à l'automne 1975, à Nairobi, sous le thème : « *Christ libère et unit* ». Les premiers documents préparatoires nous révèlent une *incompréhension* de plus en plus éclatante du message biblique sur la *liberté* et la *fraternité* que le Christ nous apporte dans l'Evangile, et montre une fois de plus à l'évidence jusqu'à quel point cette falsification idéologique de la foi chrétienne a pénétré l'œcuménisme. Telle est précisément l'impérieuse raison de notre *Déclaration*.

g) Il y a quarante ans, l'idéologie politique du national - socialisme a essayé de mettre la main sur la vie et la doctrine de l'Eglise évangélique (protestante) allemande. Par la « *Déclaration de Barmen* » (mai 1934), l'*Eglise confessante* a repoussé cette menace mortelle. A cette époque, les responsables non germaniques du Mouvement œcuménique, firent entendre à la *Conférence d'Oxford* « *Vie et Travail* » (1937), de vives protestations contre cette mainmise de l'idéologie totalitaire et ont resserré leurs liens avec l'« *Eglise confessante* ». Aujourd'hui, c'est une autre idéologie politique de dimensions internationales qui cherche à dominer l'Eglise sans que les responsables du Conseil œcuménique se démarquent en rien de cette évolution.

h) La confusion qui règne dans les Eglises est, hélas ! rendue encore bien pire parce que, de Genève, nous parviennent quand même des tonalités authentiquement bibliques. Car il y a encore des Eglises et des théologiens qui collaborent au sein du Conseil œcuménique et qui, jusqu'à présent, se sentent responsables de promouvoir la cause de l'Unité en Jésus-Christ sur la base de la vérité biblique et de la foi traditionnelle de l'Eglise ancienne. Tel est bien le cas, par exemple, et jusqu'à un certain point, de la Commission œcuménique *Foi et Constitution*, en particulier de quelques-uns de ses membres de tradition orthodoxe orientale. C'est pourquoi il est fort possible qu'on cherche à affaiblir la portée de notre *Déclaration* en opposant à chacune des citations et à chacun des aspects de la pensée du Mouvement œcuménique, que nous aurons montré incontestablement antibibliques, d'autres citations bibliques exactement contraires. La vraie question est, en effet, celle-ci : Est-il oui ou non possible, dans l'Eglise de Jésus-Christ, de laisser subsister côte à côte, et sur pied d'égalité, la foi et l'incrédulité ? On ne peut témoigner pour la vérité qu'en sachant dire NON à sa falsification. Une telle protestation doit aussi avoir le courage d'envisager une rupture si celle-ci apparaît nécessaire. Mais nous ne trouvons pas cette volonté de pureté au sein du Conseil Œcuménique des Eglises !

i) Dans le Mouvement œcuménique, le vrai et le faux Evangile sont donc étroitement mêlés. Et le faux Evangile s'exprime de plus en plus au moyen des concepts spécifiques de l'Evangile biblique. C'est à travers un tel message, d'apparence biblique, qu'un autre Jésus, un autre Esprit et un autre Evangile pourraient, en fin de compte, prendre le dessus au sein du Conseil œcuménique des Eglises (2 Cor. 11 : 4).

3. NOTRE NOUVEL APPEL : PRENONS CONSCIENCE DE NOS RESPONSABILITÉS.

Alarmés par tout ce qui menace la foi chrétienne au sein de l'œcuménisme, humiliés de notre complicité personnelle dans l'état de choses actuel, affligés de la perplexité de nombreux chrétiens qui cherchent vainement un Berger, nous sommes appelés à assumer dans l'Eglise un ministère de sentinelle : si nous nous taisions, nous serions passibles du jugement de Dieu.

« Fils d'homme, je t'ai établi pour servir de sentinelle à ceux de la maison d'Israël ; tu écouteras la parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part » (Ezéchiel 3 : 17).

a) Des chrétiens vigilants, voici bien des années déjà, ont sans cesse mis en garde le Mouvement œcuménique contre le risque de s'éloigner de la vérité biblique ; voilà qui est encore plus nécessaire aujourd'hui. En tant que chrétiens confessants, nous devons une fois de plus intervenir publiquement, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà fait en 1970, dans notre *Déclaration de Francfort* au sujet de la Mission. Aujourd'hui nous devons prévenir le danger qui — d'une manière croissante — se concentre dans le Conseil œcuménique des Eglises et qui, de là, se propage au-dehors.

b) Ce ne sont ni l'inquiétude de notre petite foi, ni non plus un sentiment de propre justice qui nous y décident. Ce n'est pas non plus à la légère que nous mettons en jeu l'Unité de l'Eglise. Bien au contraire, nous nous courbons sous le jugement de Dieu, car nous avons notre part de responsabilité dans l'évolution que nous stigmatisons.

c) Nous n'avons pas proclamé la glorieuse liberté que Dieu nous a donnée dans l'Evangile de la réconciliation avec une conviction suffisante pour que les hommes, dans les vicissitudes des temps présents, le reconnaissent comme leur seul Salut. Nous avons péché contre la communion fraternelle en Christ : car nous ne l'avons pas également manifestée à tous les membres de son corps — sans considération de race ou de classe (Galates 3 : 28) — avec un amour vrai et en prenant courageusement fait et cause en faveur de leurs droits. Nous avons même toléré avec indiffé-

rence des séparations qui auraient pu être évitées au sein du Christianisme ; et la foi chrétienne en a été discréditée. Notre démission a renforcé ces courants qui — sous prétexte de la prétendue stérilité de la foi traditionnelle — ont abâtardi cette foi en une idéologie et un programme de changement de ce monde.

d) La prise de conscience de notre commune responsabilité nous oblige à dénoncer encore plus vigoureusement le caractère antiévangélique de l'entreprise œcuménique. Nous prions les autorités responsables de la chrétienté tout entière d'examiner les déclarations qui vont suivre d'après leur fondement biblique et leur conformité à la situation actuelle, et de combattre avec nous les dangers que nous y dénonçons.



II. LE PROGRAMME DE LIBÉRATION DE L'ŒCUMENISME.

« Je m'étonne que vous abandonniez si vite Celui qui vous a appelés par la grâce du Christ et que vous passiez à un autre Evangile. Non point qu'il y ait un autre Evangile ; mais il y a des gens qui vous troublent et qui veulent renverser l'Evangile du Christ. » (Galates 1 : 6-7).

4. SEULE L'ECRITURE SAINTE RÉVÈLE CE QU'EST L'AUTHENTIQUE LIBÉRATION !

L'une des oppositions fondamentales entre l'Evangile et l'« œcuménisme » d'aujourd'hui découle de la question suivante : « Quelle relation y a-t-il entre le salut en Christ et les Mouvements de libération ? » Seule l'obéissance à la Parole de Dieu peut nous préserver de tomber dans une falsification politique de l'Evangile.

« Pour toi, demeure ferme dans ce que tu as appris et reçu avec une entière conviction. Tu sais, en effet, de qui tu l'as appris, et, depuis ton enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage pour le salut par la foi en Jésus-Christ » (II Timothée 3 : 14-15).

a) Gloire soit au Dieu trinitaire ! Dans les paroles prophétiques de l'Ancien Testament, Dieu nous a révélé son plan de salut, conformément à son dessein éternel, de transformer sa création déchue en un Royaume tout à sa gloire. Par le témoignage apostolique du Nouveau Testament, il nous a donné la joyeuse nouvelle de la manière dont ces promesses seraient accomplies par l'action rédemptrice de Jésus-Christ. Lui, « Jésus-Christ, tel qu'il nous est

révéle dans les Saintes Ecritures, est l'unique Verbe de Dieu que nous devons écouter, en qui — dans la vie comme dans la mort — nous devons mettre notre confiance, et à qui nous devons obéir » (*Barmen I*).

b) C'est avec inquiétude que nous constatons qu'au sein du Conseil œcuménique des Eglises, pour comprendre la signification actuelle de l'Evangile et de la mission de l'Eglise du Christ, on cherche son inspiration beaucoup moins dans l'infailible Parole de Dieu que dans la prétendue « signification prophétique de l'Heure », et dans les espérances, les expériences et les plans des hommes. Le principe : « L'Ecriture seule », est rejeté comme relevant d'une « scolastique occidentale » périmée !

c) Soumettre l'Ecriture à des présuppositions dépendant de notre monde temporel, et aux méthodes de la critique biblique, qu'elle soit d'inspiration historique ou humanistico-sociale, conduit à des résultats désastreux.

d) Au Conseil œcuménique des Eglises, on pense aujourd'hui **que Dieu fait** connaître son œuvre aussi bien dans les mouvements historiques de notre temps, que dans les actes salvateurs dont la Bible nous apporte le témoignage. Par là, l'Eglise rejette l'autorité de son Seigneur et, en son lieu et place, se livre aux impulsions de l'esprit de ce temps.

e) Avec la *Déclaration de Barmen* de 1934, qui garde toute son actualité, nous rejetons « la fausse doctrine selon laquelle l'Eglise pourrait et devrait reconnaître comme source de son message » — et de son œuvre ! — « et comme une révélation de Dieu en plus et à côté de la Parole unique de Dieu, d'autres événements et puissances, d'autres normes et vérités ».

5. SEUL JÉSUS-CHRIST NOUS A ACOUIS LA VÉRITABLE LIBÉRATION.

Certains chefs du Mouvement œcuménique prétendent que Jésus-Christ agit aujourd'hui pour le salut du monde dans les révolutions et les diverses religions. Et cette hérésie-là, ils cherchent à la prouver par l'Ecriture ! Par là, le Conseil œcuménique est en passe de substituer au Christ son homologue anti-chrétien.

Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement ! (Hébreux 13 : 8).

a) Nous louons Jésus-Christ comme le Fils éternel de Dieu, qui est descendu du ciel pour notre salut et qui, par la puissance du Saint-Esprit, a pris notre humanité de la Vierge Marie et est devenu homme. Par sa mort expiatoire, il nous a réconciliés avec Dieu.

b) Le Conseil œcuménique des Eglises se définit lui-même comme étant « une communauté d'Eglises qui, selon l'Ecriture sainte, reconnaît le Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur ».

c) Toutefois, nous déplorons que, dans beaucoup de déclarations œcuméniques, la confession de la vraie humanité du Christ soit transformée en l'affirmation que Jésus serait tout simplement « l'homme pour les autres », et très particulièrement dans le sens d'un libérateur politique des opprimés. Les déclarations bibliques sur sa divinité éternelle, sa mort expiatoire, sa résurrection corporelle, son ascension et son retour, ne peuvent plus avoir — et souvent — qu'un sens symbolique. Le Christ souffrant devient alors le modèle de l'opposition aux conditions sociales injustes, sa résurrection le symbole de la transformation attendue des conditions de vie du genre humain. Jésus prend place dans le cortège d'autres hommes-modèles, révolutionnaires et libérateurs. Avec des paroles qui ressemblent parfois à s'y tromper à l'authentique prédication de l'Eglise, le Christ proclamé aujourd'hui à travers le monde n'est plus celui de la Bible. Ainsi, voyons-nous poindre la possibilité que des chrétiens, qui seraient induits en erreur de la même façon, puissent un jour acclamer l'Antichrist lui-même comme le prétendu Sauveur !

d) Nous appelons les responsables de toutes les Eglises à combattre ouvertement cette altération de la doctrine de la personne du Christ et de son œuvre de salut, et à confesser le Christ crucifié pour nos péchés et ressuscité pour notre justification (Romains 4 : 23), comme le seul et unique chemin qui conduit au Père.

6. L'ÉVANGILE SEUL NOUS APPORTE LA VRAIE LIBÉRATION.

Voici bien des années que nous discernons que le Conseil œcuménique a tendance à remplacer la rémission des péchés — qui est le cœur même de l'Evangile biblique, — par un appel à la libération politique et sociale. Et ainsi, même là où il est encore parlé de la réconciliation avec Dieu comme d'une chose essentielle, l'Evangile est falsifié en une idéologie antichrétienne. L'Apôtre Paul proclame :

« Mais Dieu a fait éclater son amour pour nous en ceci : quand nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. Combien plus, maintenant que nous sommes justifiés par son sang, serons-nous sauvés par lui du courroux de Dieu » (Romains 5 : 8-9).

a) Nous louons notre Sauveur Jésus-Christ pour le salut qu'il nous a acquis par sa mort rédemptrice sur la Croix ! Notre péché nous livrait à la colère de Dieu et nous séparait de lui, la source de la vie. Par son sang, Jésus a effacé notre péché et, par là, nous a dès aujourd'hui doté d'une vie nouvelle et rendu possible notre acquittement immérité au Jugement dernier.

b) Avec joie, nous prenons le monde à témoin que nous avons été délivrés de notre inimitié contre Dieu, de l'esclavage de la loi, du péché, de Satan et de l'angoisse de la mort « pour avoir

part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Romains 8 : 21). Comme fruit de notre « joyeuse libération des liens impies de ce monde » (*Barmen II*), nous pouvons et nous devons accomplir « un service de reconnaissance, en manifestant dans tous les domaines de notre vie humaine un amour qui guérit et qui maintient (Matthieu 5 : 13-16). Nous aussi, nous voulons engager notre responsabilité dans l'humanisation des conditions de vie de nos contemporains, mais en même temps nous attendons la délivrance à venir par laquelle la création tout entière sera affranchie des liens de la corruption (Romains 8 : 18-25).

c) Dès lors, c'est pour nous un grave souci de constater que le Conseil œcuménique considère que l'essentiel, désormais, ce sont ces conséquence socio-politiques, et celles-là seules. Elles nous sont souvent présentées comme si c'était là le salut véritable que l'Eglise ait aujourd'hui à apporter au monde. Il en résulte que l'ordre impérieux du Christ à son Eglise d'annoncer l'Evangile à toute créature est aujourd'hui négligé d'une manière irresponsable dans l'Œcuménisme. A un type différent d'Evangile, correspond un autre type de Mission.

d) Le péché est souvent assimilé aux « structures économiques d'exploitation » du monde occidental. A Bangkok (1973), la question de la légitimité des pouvoirs dans l'Etat, la vie économique et l'Eglise a été considérée comme le problème fondamental de la pensée œcuménique actuelle. Un changement par la violence des conditions socio-politiques apparaît à beaucoup comme la continuation de l'œuvre rédemptrice du Christ. C'est la raison pour laquelle des Mouvements de Libération armés sont à présent subventionnés par le Conseil œcuménique sur les fonds mêmes des Eglises.

e) La « Théologie de la révolution » et la « Théologie noire » ne sont en grande partie rien d'autre que des programmes politiques camouflés sous un langage théologique. Dans la « Théologie de la libération », qui reçoit elle aussi les encouragements de Genève, nous voyons même la société sans classes mise sur pied d'égalité avec le Royaume de Dieu sur la terre.

f) Les prétendus résultats du maoïsme et d'autres systèmes socialistes totalitaires sont l'objet d'une admiration enthousiaste. Mais bien souvent on passe sous silence ce qui en est la conséquence : les meurtres, les incarcérations, la coercition morale (lavage de cerveau) de millions de gens qui pensent autrement — dont beaucoup sont nos frères et nos sœurs en la foi — comme aussi la prétention exorbitante de haïr tous les hommes « qui ne sont pas des prolétaires ».

g) Nous devons dénoncer cette dégradation de l'Evangile par ces sortes de falsifications idéologiques au sein du Mouvement œcuménique, et avec tous les chrétiens confessants de toutes les dénominations de la terre, nous protestons. « Nous rejetons la

fausse doctrine selon laquelle l'Eglise devrait abandonner l'élaboration de son message et de sa discipline à sa volonté propre, ou aux changements successifs des convictions philosophiques et politiques du jour (*Barmen III*). L'apôtre Paul déclare : « Si quelqu'un vous annonce un Evangile autre que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! » (Galates 1 : 9).

*
**

III. LA VISION DE L'UNITE DU MOUVEMENT ŒCUMENIQUE

La seconde opposition fondamentale entre l'Evangile et le Mouvement œcuménique d'aujourd'hui découle de la question : Quel rapport y a-t-il entre la véritable unité en Christ et cette unité communautaire universelle à quoi on aspire ? Nous nous élevons contre la fausse doctrine selon laquelle l'unité de l'Eglise ne serait que le premier pas vers l'unité globale de l'humanité tout entière. Cette doctrine efface la frontière entre l'Eglise et le Monde et confond le Royaume de Dieu avec une communauté universelle conçue dans un sens humaniste.

« Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi Père tu es en moi, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé » (Jean 17 : 20-21).

« Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume ; mais ils reçoivent le pouvoir royal, pour une heure, avec la bête. Ils ont un seul et même dessein, et ils donnent à la bête leur puissance et leur autorité. Ils combattront contre l'Agneau et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois » (Apocalypse, 17 : 12-14).

7. PAS D'EGLISE MONDIALE UNIFORMISÉE !

Comme le Mouvement œcuménique n'a jusqu'à maintenant pas réussi à unir les diverses confessions chrétiennes sur une base apostolique, il cherche à présent à réaliser une unification inter-ecclésiastique sur la seule base de leur organisation. Les questions se rapportant à la Confession de la foi et à la Vérité sont supprimées ou ramenées à de vagues formules. Au contraire, les disciples de Jésus se savent UN en tant que membres spirituels de son corps.

Tel est l'appel apostolique à l'unité :

« Appliquez-vous à conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, et de même une seule espérance, à laquelle vous avez été appelés par la vocation qui vous a été adressée. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous ». (Ephésiens 4 : 3-6).

a) Nous louons le Dieu trinitaire d'avoir, par la Croix de Golgotha, fait la paix avec une humanité qui s'est séparée de lui par inimitié et s'est entre-déchirée. Nous louons notre Seigneur Jésus-Christ, car il nous a sauvés et nous a baptisés de son Esprit (I Corinthiens 12 : 13). En tant qu'« Eglise de pécheurs pardonnés », nous témoignons « que cette Eglise n'appartient qu'à lui seul, qu'elle ne vit et ne peut vivre que de sa seule consolation, de sa seule sagesse dans l'attente de son glorieux retour » (*Barmen III*).

b) Nous sommes heureux et reconnaissants de ce que, dès ses débuts, le Mouvement œcuménique ait fermement attiré l'attention des chrétiens sur la prière sacerdotale de Jésus pour ses disciples : « ...afin qu'ils soient UN ... » (Jean 17 : 22).

c) Nous croyons que cette prière est exaucée par Dieu lui-même, le Père de Jésus-Christ, dans tous les temps et partout où des chrétiens reconnaissent par le Saint-Esprit leur intime communion avec le Christ — oui, même par-delà les barrières institutionnelles et historiques — et où, sur la base de leur plein accord avec les enseignements de la Parole de Dieu, ils manifestent, aussi de façon visible, qu'ils servent Dieu, les frères et le monde.

d) Nous déplorons toutefois que les représentants du « Mouvement œcuménique » aient séparé de leur contexte, dans Jean 17, ces paroles du Christ qu'ils citent avec tant d'insistance. Ils n'ont pas vu que le modèle de l'unité chrétienne est celui de l'unanimité dans l'amour, la compréhension et la volonté qui, de toute éternité, unit le Fils au Père dans leur relation trinitaire avec le Saint-Esprit. Au lieu de cela, il est de plus en plus question de l'uniformisation de l'organisation — sans la moindre référence à la conception apostolique de l'Eglise — avec l'action commune comme visée. Toute séparation dans l'Eglise est qualifiée de péché, même si elle est nécessaire au maintien de la vérité.

e) C'est une pensée similaire qui prévaut au sein des mouvements dits « charismatiques », qui militent activement dans l'œcuménisme, et considèrent le Conseil œcuménique des Eglises comme l'instrument de Dieu pour l'unification de toutes les Eglises. La foi à l'expérience et l'athéisme, « l'action de l'Esprit » et le changement des structures... — tout cela est également bon au mouvement unificateur de Genève.

f) Ainsi, le Mouvement œcuménique est de plus en plus entraîné dans le sillage eschatologique des aspirations mondaines et religieuses vers l'unité, qui ne connaissent ni ne veulent plus connaître l'Évangile (Apocalypse 17 : 13). L'indifférence à l'égard des diverses doctrines et confessions de foi des Églises s'accompagne d'une indifférence tout aussi grande envers le caractère tout à fait particulier de la foi biblique comparée aux autres religions ou conceptions de la vie et du monde. La communauté œcuménique actuelle — comme cela est arrivé à Bangkok — peut même accueillir un athée comme un frère, et le proclamer « heureux » !

g) Tout au contraire, nous affirmons : l'unité et l'unification extérieures des Églises ne peuvent être agréables au Seigneur que si elles sont l'expression d'une communion spirituelle en Christ. Les signes de cette unité-là sont l'adhésion à la doctrine de l'Évangile, la droite administration du Baptême et de la sainte Cène, conformément à la volonté de Celui qui les a institués, et dans le respect des ordonnances apostoliques qui nous sont données dans la Bible. Quand ces exigences-là ne sont pas respectées, nous n'avons plus qu'un semblant d'unité, imposée par une contrainte qui viole la conscience des chrétiens. Devant un tel état de choses, il n'est pas seulement permis mais ordonné aux disciples de Jésus de s'y opposer (Apocalypse 2 : 2, 14, 20).

8. PAS DE RELIGION SYNCRÉTISTE MONDIALE !

Le Conseil œcuménique des Églises se trouve à un tournant crucial de son histoire : Ce qui, à l'origine, était l'œcuménisme des Églises menace de devenir aujourd'hui l'œcuménisme des religions. Nous mettons en garde contre le danger d'une religion synchrétiste mondiale, c'est-à-dire d'une sorte de mélange de religions disparates.

« Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu avait prédestinée avant les siècles pour notre gloire. Aucun des princes de ce monde ne l'a connue... »

« Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ». (I Corinthiens 2 : 7-9, Esaïe 64 : 4).

« Ce que les Païens sacrifient, ils le sacrifient aux démons et non pas à Dieu » (I Corinthiens 10 : 20).

a) Nous louons le Père qui a révélé à tous les hommes sa gloire qui resplendit dans toute la création, même si ceux-ci ne l'ont pas reconnue et ne lui ont pas donné l'honneur qui lui était dû (Rom. 1 : 18-23, 2 : 14-16). Nous louons le Dieu trinitaire qui, du milieu

de tous les peuples, s'est de toute éternité choisi un peuple, Israël. Dans une révélation progressive, par Moïse et les Prophètes, il lui a fait connaître son plan immuable de salut, afin qu'il le transmette aux peuples païens. Nous louons le Christ, le Fils de David, notre Seigneur, de ce qu'il a fait de nous des membres du nouveau peuple de Dieu, qui est sien, et de nous avoir donné un ordre de Mission pour la terre tout entière (Matthieu 28 : 18-20 et 1 Pierre 2 : 9-10).

b) Mais nous sommes consternés de constater que le Mouvement œcuménique, qui pourtant à l'origine est issu du Mouvement missionnaire mondial, en est arrivé aujourd'hui à miner l'ordre de mission du Christ en le dénaturant d'une manière syncrétiste : Au lieu d'annoncer le Message, voici de plus en plus le « dialogue », et des conférences avec les membres des autres religions. Un *Programme de dialogues avec des représentants des religions et des idéologies de notre temps* a été mis sur pied, et l'on ose qualifier d'« œcuménique » un tel programme, et ces sortes de rencontres interreligieuses « d'échanges spirituels » !

c) Bien sûr, nous approuvons le dialogue comme l'une des formes de la rencontre missionnaire ! Mais il est apparu que ces dialogues œcuméniques avaient pour point de départ des présuppositions non bibliques, et visaient des buts également non bibliques. On en vient à considérer les religions et les idéologies étrangères comme des voies à travers lesquelles le Christ et l'Esprit Saint accomplissent également leur œuvre salvatrice. Grâce à ces contacts avec les représentants d'autres croyances, on imagine pouvoir trouver une meilleure réponse à la question sur la valeur de la transcendance (la sphère suprasensible), dans notre environnement actuel de plus en plus technique, de même qu'une révélation plus complète de Jésus-Christ. On pose ce principe : « Parce que le Christ est ressuscité, les chrétiens et les croyants d'autres religions doivent rechercher *ensemble* le sens de la vie et de la mort. »

d) Le but final semble ainsi être la fusion des diverses expériences religieuses de l'humanité dans une sorte de « spiritualité » commune aux multiples facettes qui doit devenir la base de la communauté mondiale à laquelle on aspire. Un document préparatoire à la *Cinquième Assemblée Générale* ne dit-il pas : « La lutte pour libérer l'humanité de sa servitude originelle et l'aspiration vers une communauté mondiale ne sont pensables que si toutes les aspirations et la richesse de toutes les diverses formes de foi, de toutes les cultures et des idéologies y ont chacune leur place. »

e) On nous dit encore que, dans ces sortes de dialogues, « L'Eglise doit mettre sa foi en jeu », et qu'elle doit « s'ouvrir sans aucune réserve aux autres religions ». Oui, on ne craint même plus de violer le premier commandement du Décalogue, lorsque, au

cours de rencontres œcuméniques, on organise des services religieux communs avec des indous, des bouddhistes et des musulmans, ou que l'on cautionne les techniques de méditation des religions orientales.

f) C'est donc avec la dernière énergie que nous exhortons les responsables du Conseil œcuménique des Eglises d'abandonner ce chemin aux désastreuses conséquences. La rencontre chrétienne avec les membres d'autres religions doit toujours être soumise à ce seul et unique but : celui de leur apporter, en parole et en actes, le témoignage de l'amour salvateur de Dieu en Jésus-Christ (Actes 4 : 12). Une telle rencontre devrait toujours viser à leur conversion, car c'est bien sur cette offre de salut du Christ que s'accomplira, selon le Christ, et pour l'éternité, la séparation de l'humanité (Jean 3 : 18).

9. PAS DE COMMUNAUTÉ MONDIALE !

L'idée force du Mouvement œcuménique culmine aujourd'hui dans la « vision utopique » d'une communauté pacifique universelle, qui doit être édiflée par l'union de toutes les forces humaines, de toutes les races, religions et idéologies. Par là sont reniées les déclarations bibliques relatives à l'histoire du salut et à l'établissement du Royaume de Dieu. Une Eglise inféodée au monde, qui, de sa propre autorité, voudrait anticiper ce don qu'est le retour du Christ, préparerait le chemin à l'Antichrist.

Jésus nous apprend à faire la différence :

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Marc 12 : 17).

« Mon règne n'est pas de ce monde. Si mon règne était de ce monde, mes gens combattraient pour moi... » (Jean 18 : 36).

a) Nous louons notre tout-puissant Créateur d'avoir donné à notre humanité déchue des lois politiques et sociales pour la préservation et l'avancement de notre vie commune ici-bas.

b) Nous reconnaissons que nous aussi, les chrétiens, nous devons respecter ces lois pendant notre vie terrestre. Conscients de tout ce que la Bible nous enseigne sur la volonté de Dieu, aussi bien quant à ce qui peut être réalisé dans ce monde, qu'à ce qui ne pourra jamais y être atteint, et pleinement conscients de nos responsabilités, nous voulons coopérer nous-mêmes à l'avancement de la justice et de la paix.

c) Nous avons approuvé sans réserve le fait que le Mouvement œcuménique, dès le début de son existence, ait si vigoureusement attiré l'attention sur la paix mondiale comme sur la justice

et le progrès social, et se soit efforcé de redresser l'attitude si souvent déficiente des Eglises dans le passé.

d) Nous regrettons toutefois que le Conseil œcuménique en raison de son abandon de fait de la Bible comme l'unique fondement de l'attente chrétienne et de toute action chrétienne, se soit fourvoyé dans une confusion croissante concernant deux distinctions fondamentales :

e) La première distinction ou démarcation fondamentale est celle entre les obligations et les responsabilités de l'Etat, d'une part, de l'Eglise, d'autre part, et entre leurs moyens respectifs d'action. Derrière le mot d'ordre : « Il faut une prophétie politique », le Conseil œcuménique des Eglises a pris sur lui — par un choix des plus arbitraires — de jouer le rôle de juge et d'arbitre dans la vie des peuples, rôle en vue duquel toute qualification aussi bien spirituelle que pratique lui fait notoirement défaut. D'évidentes erreurs de jugement suscitent souvent une grande amertume dans les pays concernés. L'attitude plus que réservée de Genève à l'égard des persécutions religieuses de la tyrannie communiste, et des souffrances de nos frères chrétiens persécutés dans les Pays de l'Est, mérite d'être relevée.

f) La seconde démarcation fondamentale — totalement oubliée — est celle entre le temps présent de notre monde et celui de la délivrance qui n'apparaîtra qu'avec le retour du Christ. A force de ne s'intéresser exclusivement qu'aux changements de l'histoire présente, les promesses eschatologiques de la Bible sont ravalées au rang de leitmotif illustrant des programmes humains. Les Conférences d'experts du Conseil œcuménique deviennent des organisations parallèles et analogues aux sessions des Nations Unies.

g) Nous sommes reconnaissants de trouver encore dans la Commission *Foi et Constitution* des voix qui mettent le Conseil œcuménique en garde contre la tentation « d'identifier la Seigneurie de Jésus-Christ avec la puissance politique, et d'exprimer en concepts politiques l'universalité de l'Evangile ». Elles rappellent fort opportunément que : « L'unité de l'Eglise comme l'unité de l'humanité ne se réaliseront pleinement que par l'accomplissement du Royaume de Dieu, et non avant ». (Professeur Jean MEYENDORFF)

h) Mais ces voix-là sont vigoureusement combattues par des responsables du plus haut rang du Mouvement œcuménique. Ils prétendent que Dieu aurait donné aux chrétiens une « vision utopique ». Ils exigent que les Eglises collaborent avec les mouvements révolutionnaires et leur stratégie, même en vue de changements opérés par la violence, afin d'extirper une bonne fois les systèmes oppressifs et aliénants. Leur programme est de promouvoir une solidarité universelle avec ceux qui sont dépouillés de

leurs droits. Mais un tel processus ne conduit-il pas finalement à une oppression encore plus radicale, lorsque les opprimés d'aujourd'hui — sans avoir été spirituellement régénérés par Jésus-Christ — seront les souverains maîtres de demain ?

i) La mission des chrétiens consiste en tout premier lieu à témoigner devant tous les hommes que Jésus-Christ seul peut nous sauver de la colère et du jugement de Dieu, qu'il s'agisse des oppresseurs ou bien des opprimés. En dehors de lui, il n'y a aucun fondement qui tienne (I Corinthiens 3 : 11). Au moyen des hommes qu'il a déjà transformés, il renouvelle dès maintenant les relations humaines ici-bas.

j) Cette « vision utopique » tend vers un gouvernement mondial qui serait assuré en commun par un œcuménisme des religions et des idéologies. Mais d'après les prédictions bibliques, le chef couronné de ce gouvernement mondial ne pourra jamais être rien d'autre que l'Antichrist se présentant accompagné de tous ses faux prophètes. Cet Antichrist apparaîtra comme le symbole de l'unité de toute la science et de la culture humaines, et comme la parfaite expression de tout ce que les religions auront appelé « Dieu ». Il s'élèvera lui-même « au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, et à se faire passer lui-même pour Dieu. » (2 Thessaloniens 2 : 3-12 et Apocalypse 13 : 16-17). Seul un changement radical d'attitude des responsables du Conseil œcuménique pourrait encore lui éviter qu'il ne devienne lui-même le promoteur d'un tel événement apocalyptique.

*
**

IV. LE DEGRE D'INFLUENCE DE L'IDÉOLOGIE ŒCUMÉNIQUE.

« Soyez sobres, veillez ! Votre adversaire, le Diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez lui en demeurant fermes dans la foi ; sachez que vos frères, répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. » (1 Pierre 5 : 8-9).

10. L'ERREUR CONTAGIEUSE DE L'ŒCUMÉNISME.

La « vision utopique », qui enchante nombre d'adeptes de l'œcuménisme, n'est pas seulement une fausse doctrine, d'invention tout humaine : elle est aussi une force spirituelle (comparez avec Luc 4 : 5-7). Elle pénètre, en effet, au plus profond de quiconque s'y rallie, et altère, presque sans qu'il s'en doute, sa conscience spirituelle.

« Fortifiez-vous dans le Seigneur et par sa force toute-puissante (...) En effet, ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les dominations, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais qui sont dans les régions célestes » (Ephésiens 6 : 10 et 12).

a) Humainement considérée, la « vision œcuménique » nous apparaît comme une vue d'ensemble impressionnante. Elle fait miroiter à nos yeux un monde nouveau qui serait à notre portée, vers lequel l'humanité tout entière est en marche : les Eglises chrétiennes de concert avec les mouvements religieux et politiques de notre temps.

b) Mais tous ces efforts pour transformer ce monde nous sont désormais présentés, d'une manière tout à fait erronée, comme étant la nouvelle Mission pour le monde. Sur le plan moral, nous n'avons pas le droit de juger ceux qui représentent ce mouvement. Ce n'est pas la volonté de détruire l'Eglise qui les anime, mais l'intime conviction que la paix sur terre peut être établie par les hommes eux-mêmes.

c) Mais cette conviction est à l'opposé des prophéties eschatologiques les plus claires de la Bible concernant notre monde. Cette vision n'est donc pas inspirée de Dieu ; elle provient au contraire d'une source démoniaque et procède d'une espèce d'exaltation sentimentale. C'est ce qui la rend d'autant plus dangereuse non seulement pour ses adeptes mais encore pour les Eglises. Quiconque s'y laisse prendre devient lui-même un séducteur. Ce n'est qu'avec les armes spirituelles de Dieu que nous pouvons victorieusement lui résister (Ephésiens 6 : 10-19).

11. LA STRATÉGIE DE CONQUÊTE DE L'ŒCUMÉNISME.

« L'Evangile » idéologisé de l'œcuménisme a été propagé avec une grande habileté parmi toutes les Eglises et les communautés chrétiennes de cette terre. La « vision utopique » exige que toutes soient enrôlés dans le Mouvement œcuménique pour la réalisation d'une unique communauté mondiale. Les méthodes qui doivent être employées à cette fin dans tous les continents, apparaissent comme les éléments d'un plan d'ensemble s'étendant au monde entier.

« Dieu veut que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes et par leur habileté à rendre l'erreur séduisante. » (Ephésiens 4 : 14).

a) Dans tous les pays, des chrétiens responsables sont inquiets de la diffusion croissante des thèmes idéologiques développés

dans les écrits et lors des « Conférences » œcuméniques. Leur propagation apparaît comme l'une des manifestations de la ruse de l'ennemi, qui subjugué aussi bien les propagandistes que ceux qui les écoutent.

b) Dans les lignes qui vont suivre, nous présentons une série d'éléments que nous y rencontrons souvent. Il n'est pas facile de distinguer avec précision dans chaque cas si nous sommes en présence d'une stratégie consciente, s'il y aurait seulement un usage abusif de moyens de communication (mass media) pourtant neutres en eux-mêmes, ou si, enfin, seule la puissance impersonnelle et magique de la « vision utopique » serait, en tant que telle, à l'œuvre. Quoi qu'il en soit, nous devons être prévenus de ces diverses sources de dangers pour nous y opposer ou nous y soustraire.

c) Le Conseil œcuménique dispose de puissants moyens d'information et entretient d'étroites relations avec les Agences officielles d'information, ecclésiastiques ou non, du monde entier. Les programmes d'études de Genève sont diffusés partout par une véritable cohorte de collaborateurs de confiance qui travaillent dans de nombreuses commissions. Et c'est ainsi que les thèmes idéologiques fondamentaux de l'œcuménisme actuel s'infiltreront dans toutes les Eglises, les missions et les fédérations — ou alliances — confessionnelles mondiales.

d) Par ses programmes mondiaux de formation diffusés par ses propres instituts, ses consultations, ses cours de coéquipiers, ses bourses d'étude, le Conseil œcuménique exerce une influence décisive sur les futurs cadres et dirigeants.

e) Les concepts de la langue biblique et ecclésiastique, qui nous étaient depuis longtemps familiers, s'imprègnent d'une signification qui leur est tout à fait étrangère, parce qu'ils sont imbriqués dans des affirmations purement idéologiques et un vocabulaire d'apparence brillante et chatoyante.

f) Des méthodes psycho-techniques — telle, par exemple, la dynamique de groupe — bien souvent sans avertissement préalable, sont utilisées dans des conférences et consultations, où elles sont appliquées par des collaborateurs qui y ont été spécialement entraînés. On réussit ainsi à faire dévier insensiblement les sessions des buts initialement prévus, et à faire pénétrer dans l'esprit des participants candides, sans qu'ils s'en rendent compte, des idées nouvelles.

g) Les sessions œcuméniques se célèbrent depuis peu sous la forme de fête avec danses, musique et représentations, dans une ambiance émotive (technique de communication multimédiale) et par des formes exaltées de recueillement. De cette manière, par l'appréhension directe du sentiment, bien des participants peuvent s'enthousiasmer pour des idées qui — s'ils avaient conservé la

tête froide et gardé à l'esprit l'enseignement de l'Écriture sainte — devraient être rejetées. L'irruption de murmures sentimentaux menace de supplanter ici l'Esprit de Jésus-Christ !

h) Des porte-parole nationalistes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, habiles à propager les conceptions idéologiques de l'œcuménisme avec une insistance antioccidentale particulière, sont les invités privilégiés des Conférences œcuméniques, et ils y sont fêtés comme « la Voix des Églises du Tiers-Monde », alors que, sur ce point, les convictions des Églises de leur propre pays sont souvent tout autres.

i) Les relations qui, jusqu'à présent, avaient existé entre les Églises d'Occident et le Tiers-Monde, relations qui exprimaient aussi l'unité supratemporelle et suprarégionale nécessaire de l'Église universelle, sont actuellement perturbées par des points de vue nationalistes. La recommandation d'interrompre pour un temps l'envoi de missionnaires occidentaux dans le Tiers-Monde, ou *Moratoire*, vise en partie ce but.

j) Les Églises d'Asie et d'Afrique sont encouragées à redécouvrir leur « originalité propre », par exemple en ranimant leur héritage religieux indigène non chrétien, et à élaborer une théologie indigène, dite « contextuelle », c'est-à-dire empreinte de cet héritage. Mais, en même temps, ces Églises sont spirituellement et structurellement de plus en plus dépendantes des organismes œcuméniques régionaux et mondiaux. Et ainsi, cette soi-disant « originalité typique » n'est souvent rien d'autre en vérité qu'un travestissement de l'idéologie œcuménique contemporaine sous le déguisement d'une culture traditionnelle.

k) En Afrique, en Asie et dans les pays d'Amérique latine, des Églises économiquement faibles reçoivent des aides financières considérables — en particulier dans des buts sociaux et œcuméniques ! Leur reconnaissance les rend facilement dépendantes et perméables au système idéologique de pensée qui accompagne cette aide. *La Banque pour le Développement mondial*, dont le Conseil œcuménique élabore les plans, aura ici une importance considérable.

l) Toutefois, les Organismes directeurs d'un certain nombre de grandes Églises résistent encore — pour le moment ! — contre cette aspiration à la réunion des Églises en raison de leurs traditions fondées sur des Confessions de foi normatives. Alors, en attendant, on construit cette unité « par en-bas ». On peut y parvenir par des groupes œcuméniques de travail, par des « Communautés de travail d'Églises chrétiennes » exerçant leur activité au plan local. *Conciliarité* est le mot-clé qui joue ici un rôle remarquable.

m) Les différences d'appréciation dans les jugements portés sur le Mouvement œcuménique par les milieux restés fidèles à la

Bible sont notées et exploitées avec une grande habileté. Les partisans des tendances modérées sont adroitement courtisés et mis en avant ; quant aux critiques qui agissent selon les impératifs de leur conscience, ils sont au contraire discrédités, parce qu'ils refusent de se sentir personnellement concernés par l'unité des Chrétiens. On les accuse alors d'être des « outsiders », des opposants, dénués de spiritualité, à cette marche vers l'unité, voulue par Dieu.

n) Des organisations œcuméniques (par exemple les Conseil nationaux d'Eglises), sous le prétexte qu'ils sont les champions de l'unité, revendiquent au sein de l'Etat une sorte de monopole chrétien. Ceci est arrivé entre autres au Zaïre, et ce fait a été considéré avec sympathie dans d'autres Etats africains.

o) La volonté d'établir son influence par de telles méthodes peut conduire au fait qu'il devient de plus en plus difficile à des Eglises, des paroisses ou des communautés qui se veulent fidèles à la Bible, de rester indépendantes et de supporter — voir même de subventionner — les opinions hérérodoxes actuelles du Conseil œcuménique, et ses orientations. Cette crainte est d'autant plus réelle que le Conseil œcuménique des Eglises s'affranchit de plus en plus du droit de surveillance des Eglises-membres.

Un responsable d'Eglise, engagé dans l'action œcuménique, ne peut qu'être extrêmement attentif aux deux remarques suivantes :

p) *D'une part*, une concentration croissante des pouvoirs, au sein de la centrale administrative du Conseil œcuménique à Genève, se substitue de plus en plus à la disposition originelle d'une Conférence rassemblant des Eglises libres et responsables. Face aux Eglises-membres qu'il qualifie de « stagnantes », l'Etat-major genevois se considère par prédilection comme l'aile marchante de l'œcuménisme. C'est pourquoi, dans la poursuite d'un but d'importance vitale à ses yeux, il est tenté de ne tenir aucun compte des opinions des Eglises-membres. La théologie est alors sacrifiée à la stratégie ou simplement mise à son service.

q) *D'autre part*, la manière dont le Conseil œcuménique prend ses décisions devient de plus en plus incompréhensible aux Eglises-membres. Sans qu'on les ait préalablement consultées, d'importantes activités sont mises en route. La frontière entre résolutions, suggestions et matériel de discussion reste indistincte. L'étendue des informations dont dispose l'état-major est telle que les délégués du monde entier ont à peine la possibilité de mettre en question la légitimité des décisions subséquentes qu'il a lui-même élaborées, ou même de s'y opposer. La tentation d'une administration autonome incite le Secrétariat général genevois à devenir toujours plus la curie d'une Eglise mondiale.

r) Dès lors, une perspective apocalyptique se fait jour : ces buts apparemment semblables d'unité mondiale et de paix mon-

diale pourraient finalement inciter le Conseil œcuménique — et cela peut-être avec la plus grande partie de l'Eglise romaine qui lui serait également affiliée — à s'unir étroitement avec les organismes politiques internationaux. Par là, son pouvoir croissant deviendrait total.

s) Nous n'avons pourtant pas la prétention d'émettre des prédictions détaillées. Seul Dieu connaît l'avenir du Mouvement œcuménique actuel. Mais sa Parole nous prédit clairement qu'au terme de l'histoire un temps de séduction antichrétienne dégénérera en un temps de persécutions antichrétiennes, temps au cours duquel nous verrons sévir côte à côte la tyrannie des Etats et les prophètes de mensonges.

t) De telles perspectives ne doivent pas nous effrayer. Le Christ Jésus n'en demeure pas moins en tout temps le Maître de ce qui advient ici-bas. C'est justement sur le martyre spirituel que notre Seigneur a fait reposer une bénédiction particulière (Cf. Philippiens 1 : 27-30). Il nous le promet : « Celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé » (Matthieu 24 : 13).

*
* *

V. L'EGLISE CONFESSANTE REPOND AU MOUVEMENT ŒCUMENIQUE.

Le Christ nous fait la promesse :

« Je viens bientôt ! Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. » (Apocalypse 3 : 11).

12. DISCERNEMENT DES ESPRITS ET RÉSISTANCE ; UNITÉ ET TÉMOIGNAGE

Avec une inaltérable confiance dans les promesses grandioses de notre Seigneur envers l'Eglise qui lui sera restée fidèle, et en considérant avec sang-froid les graves menaces qu'un esprit d'erreur fait peser sur elle, nous recommandons ce qui suit à nos frères et sœurs du monde entier :

LISEZ VOTRE BIBLE, afin d'être, jour après jour, enracinés en Christ par la Parole de Vérité !

SOYEZ ATTENTIFS au danger spirituel que l'éloignement de l'Evangile — et cela même sous la forme du Mouvement œcuménique actuel — vous fait encourir, à vous personnellement !

EXIGEZ des responsables de vos Eglises et de vos Missions qu'ils s'opposent publiquement à cette altération de la foi !

UNISSEZ-VOUS en Communautés mondiales et fraternelles de foi, d'intercession et de témoignage.

PROCLAMEZ au monde entier, en paroles et en actes, l'authentique Evangile du Christ jusqu'à ce qu'il revienne ! (Matthieu 24 : 14).

a) Le danger spirituel d'une corruption idéologique et syncrétiste de l'Evangile ne menace pas seulement les Eglises qui font partie du Conseil œcuménique, mais aussi toutes les autres communautés chrétiennes. En effet, le faux œcuménisme est un climat spirituel qui, tel un nuage toxique, se répand sur la terre entière. Nous nous trouvons devant le plus grand danger que l'Eglise ait encouru depuis l'hérésie gnostique du second siècle. Il ne s'agit de rien moins pour notre foi que de perdre le Ciel, l'Eternité, et, disons-le, Dieu même.

b) C'est pourquoi nous prions les « bergers » des paroisses et tous leurs collaborateurs de ne placer leur ministère que sous l'autorité du Christ, et de ne pas se laisser influencer par l'idéologie d'un œcuménisme trompeur.

Nous crions à tous les chrétiens vivants : priez pour recevoir le don du discernement des esprits, et que vous soyez confirmés comme membres responsables du Corps du Christ (1 Jean 4 : 1-4 et 2 Jean 8-11).

c) Sommez les responsables de vos Eglises et vos synodes — dans la mesure, bien sûr où elles tiennent à conserver (encore) la qualité de membre du Conseil œcuménique des Eglises — de prendre l'initiative d'un changement immédiat et radical du cours des choses.

d) Si, malgré cela, vous ne discerniez aucun indice de changement dans le Mouvement œcuménique des Eglises et dans les Alliances confessionnelles mondiales, exigez de vos Eglises et de vos Missions qu'elles remettent en cause leur participation à ces Organisations œcuméniques, et même qu'elles les quittent (Cf. Apocalypse 18 : 4). Refusez votre soutien chaque fois qu'il s'agira d'entreprises antichrétiennes sophistiquées parmi lesquelles nous distinguons le « *Fonds spécial du Programme pour la lutte contre le racisme* », grâce auquel des mouvements armés de libération reçoivent de l'argent provenant des ressources des Eglises, comme aussi le « *Dialogue avec les représentants des religions et des idéologies de notre temps* ». Ne soutenez financièrement que les organisations chrétiennes dont le travail repose sur des bases nettement bibliques.

e) En un temps où le trouble des esprits et la souffrance des consciences ne cessent de croître, il importe que les chrétiens confessants — partout où ils se trouvent — se serrent les coudes plus étroitement que jamais. Là où les Eglises seraient sous la domination d'un esprit antichrétien, les chrétiens et les paroisses encore vivantes doivent — comme cela s'est déjà fait en bien des endroits — se rassembler avec leurs propres conducteurs en communautés d'urgence fidèles à leur profession de foi. Il nous serait ainsi possible de maintenir à l'intérieur — au pire à l'extérieur — de nos Eglises officielles leurs véritables traditions de culte, de doctrine, de vie et de service. Mais là où les Eglises et les Missions luttent encore pour le vrai Evangile, il faut les soutenir.

f) En ce temps de mise à l'épreuve du Mouvement œcuménique, vous, les chrétiens fidèles à la Bible, unissez toutes vos forces pour proclamer à nouveau et dans le monde entier que Jésus-Christ est le Seigneur et le Sauveur. Notre décision de prendre fait et cause en faveur d'un évangile non falsifié ne sera prise au sérieux que si, par notre témoignage évangélique et missionnaire, nous montrons aux hommes perdus et souffrants la puissance divine et salvatrice du Christ (Romains 1 : 16), et si nous le rendons sensible par des actes d'amour. « Heureux sera le serviteur que son Maître, à son arrivée, trouvera agissant ainsi ! » (Matthieu 24 : 46).

g) Le temps est venu où, dans tous les pays, nos communautés, fidèles à la Bible et à leur Confession de foi, doivent s'unir et renforcer les liens qui existent déjà entre elles. Nous avons besoin les uns des autres pour échanger nos expériences, nous fortifier mutuellement et découvrir ensemble où doit aller l'Eglise du Christ. Une foi intacte au Dieu trinitaire qui s'est révélé lui-même dans l'Ecriture sainte et à l'œuvre salvatrice du Christ nous unit par-dessus toutes les frontières traditionnelles en une spirituelle fraternité.

C'est dans cette intime communion les uns avec les autres, à l'écoute de la Parole, dans la prière, dans l'amour et aussi dans la souffrance, que nous attendons joyeusement le retour de notre Seigneur. « Le Seigneur est fidèle : il vous affermira et vous gardera du Malin » (2 Thessaloniens 3 : 3). C'est Lui qui est l'unique Berger, qui viendra rassembler son troupeau dispersé ». (Jean 10 : 16 ; 11 : 52 ; Matthieu 24 : 30-31).

A LUI SOIENT LA LOUANGE ET LA GLOIRE POUR L'ETERNITE !

Communication et Interférence

par Daniel LANCEREAU *

D'emblée, nous allons considérer l'espace général de la représentation et du savoir comme ponctué simplement : deux phases, deux rythmes — un « avant-Hegel » et un « après-Hegel ». HEGEL (1770-1831) marque donc pour nous, ici, une coupure ; celle qui va nous servir de thème pour des variations multiples. Comme il apparaîtra par la suite, la périodisation adoptée ici dépend étroitement du niveau d'analyse auquel nous nous plaçons. Proposons dès maintenant la thèse qui va gouverner cet essai : *A chaque époque donnée, les propositions, les énoncés, les discours s'inscrivent dans un certain plan, dans un certain horizon théorique précis. Cet horizon définit et prescrit ce qui est le Vrai pour telle ou telle époque.* En chacun de nos discours donc nous réactualisons les règles implicites, anonymes, qui découpent à priori pour chacun de nous un domaine général de validité des discours — règles auxquelles tout discours, du moins s'il veut être reconnu comme valide, doit se plier. Nous sommes pris à l'intérieur d'une volonté de savoir, de vérité, que nous répétons en chacun de nos discours. Cette volonté qui, aujourd'hui, nous concerne au plus près s'installe dans une absence, dans un vide : Dieu est devenu « impensable », « *l'Impensable* ».

Il va s'agir pour nous maintenant d'expliquer à l'aide du modèle formel proposé ci-dessus notre situation culturelle actuelle

* On lira avec le plus vif intérêt cette étude au titre un peu hermétique, pour certains. L'auteur y explique avec clarté les raisons pour lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui confrontés avec des idéologies antichrétiennes comme celles que dénonce précisément la *Déclaration de Berlin*, publiée dans ce même numéro.

— et particulièrement le problème de l'évangélisation qui est, comme l'a si bien vu dans toutes ses implications le Dr SCHÆFFER, un problème de « traduction » d'un message, et qui relève en dernière instance d'un problème épistémologique cardinal.

Dans une telle perspective, le passage d'une époque à une autre (ici : du seizième/dix-septième/dix-huitième siècles aux dix-neuvième/ vingtième siècles) s'effectuera par « défaut » de traduction : une notion, un concept, une catégorie perdent le sens qu'ils avaient dans le « texte » de l'époque précédente, dans la chaîne précédente, le « mot » seul étant conservé. Les effets de ce processus ne cessent de nous hanter aujourd'hui et offrent un terrain propice pour toutes les tentatives de manipulation dont nous verrons des exemples par la suite. Ce sont ces effets généraux que nous allons d'abord essayer de décrire. On peut déjà remarquer que, d'un point de vue évangélique, si nous ne faisons que répéter et ressasser des mots fossilisés et sédimentés dans les emplois culturels des époques passées nous n'avancerons alors que dans une forêt inextricable de mots, de souvenirs incantatoires, de piétinements sans fin prévisible et possible¹.

Nous allons prendre et essayer de suivre un exemple : celui de l'évolution du concept de « vérité » et nous ne pouvons renvoyer qu'à celui qui le mieux et le premier a médité sur ces processus d'évolution, nous voulons dire NIETZSCHE (1844-1900). Écoutons donc ce que nous dit NIETZSCHE à propos de la vérité et de son histoire : « La nouveauté de notre position philosophique, c'est une conviction inconnue à tous les siècles antérieurs : celle de *ne pas posséder la vérité*. Tous les hommes précédents « avaient la vérité », même les sceptiques » (*La Volonté de Puissance*, l'auteur souligne). A partir du moment où ce concept-clé *de vérité* a éclaté, s'est volatilisé, s'est dissous, le reste des constructions théoriques ne peut que suivre le mouvement. Ce concept est en effet un concept-révélateur : il est symptôme de l'acuité visuelle, épistémologique, du temps. Il renvoie plus précisément à toute une chaîne systématique de concepts, comme ceux d'« objet », de « sujet », etc. On peut même dire qu'il en décide.

Or ce sont justement tous ces concepts, toutes ces identités qui sont remis en cause aujourd'hui dans un craquement bruyant et généralisé. Écoutons ce que nous dit Gilles DELEUZE à ce propos : « Le primat de l'identité, de quelque manière que celle-ci soit

¹ Dans « L'entretien infini » (p. 12), Maurice BLANCHOT parle du « bruit de fond que constitue le savoir au cours du monde », de ce savoir qui « précède, accompagne, suit en nous tout savoir... » Le bruit de fond est ce qui gêne la communication, qui tend à l'empêcher (ici : la communication du message de Christ aux hommes, cf. Galates 5 : 7-9). Réaliser la communication, c'est pouvoir exclure, réduire, effacer au maximum ce brouillage : « La communication, c'est le tiers-exclu », dit SERRES. Pour nous, ce tiers à exclure, c'est le savoir du monde qui, à partir du dix-neuvième siècle, s'est installé définitivement dans la béance du Dieu absent. Pour ce savoir, « la lumière du divin s'est retirée » (M. BLANCHOT, p. 217).

conçue, définit le monde de la représentation. Mais la pensée moderne naît de la faillite de la représentation, comme de la perte des identités, et de la découverte de toutes les forces qui agissent sous la représentation de l'identique. Le monde est celui des simulacres. L'homme n'y survit pas à Dieu, l'identité du sujet ne survit pas à celle de la substance » (*Différence et répétition*). C'est dire que pour la première fois la pensée prend le risque de ne plus garantir l'identité, l'unité. Et plus particulièrement, une bonne partie de tout l'effort de NIETZSCHE sera de faire éclater, de pratiquer une dé-construction généalogique en règle de tous ces concepts qui se règlent sur la forme d'identité. Par là se précise peu à peu le but dernier visé par ces ébranlements et ces secousses successives ; et DELEUZE nous le dit explicitement : « Par simulacres, nous ne devons pas entendre une simple imitation, mais bien plutôt l'acte par lequel l'idée même d'un modèle ou d'une position privilégiée se trouve contestée, renversée » (*Différence et répétition*). C'est ce que nous voyons plus particulièrement à l'œuvre chez Jacques DERRIDA et sa mise en question du « signifié transcendantal » et des centres sous quelque forme que ce soit. Le monde moderne est rendu au flux, au « devenir fou » après la perte des centres, des points de référence. Le fondement de l'ordre classique et du sens s'écroule définitivement ².

Or, ce qui vient d'être dit à un simple niveau descriptif a pour nous une résonnance bien connue sur le plan de l'histoire de la philosophie ; et c'est Lucien SEBAG qui nous le rappelle magnifiquement : « Ce qui se trouve aboli par le discours hégélien, c'est le sacré, c'est-à-dire tout mode privilégié, exclusif, de dévoiler la vérité, d'accéder au sens dernier de l'Être » (*Marxisme et structuralisme*). On voit donc l'exemplarité de HEGEL, de son discours, pour nous. Exemplarité, actualité et normativité de « l'ordre du discours hégélien qui tient encore par tant de fils le langage de notre époque » (J. DERRIDA). Ce mouvement de centrage, cette volonté de monocentrage, Michel SERRES les met bien en évidence lorsqu'il parle de ces « philosophies du point fixe » et de ces philosophes chez qui « il s'agit toujours de constituer une philosophie de la Référence ». Et c'est bien là ce qui nous touche et nous frappe au plus près : cette mise en question systématique de la « référence », du « référent », du « point de référence », du « point d'ancrage », etc. On mesure par là combien les présentes recherches théorétiques et philosophiques se sont démarquées vis-à-vis de SARTRE par exemple. SARTRE était, on le sait très préoccupé de la quête et de la production du sens. Un être fini, pour avoir un sens, devait s'orienter d'après un point de référence infini (rapporté par F. SCHAEFFER : *Escape from reason*) — point de référence

² Reste évidemment à savoir ce qu'il en est de la pensée. « lorsque l'être — l'unité, l'identité de l'être — s'est retirée sans faire place au néant, ce refuge trop facile » (M. BLANCHOT, p. 234).

sans la présence duquel on considère qu'il ne peut y avoir que « perte de soi ou de la raison » (M. SERRES)³.

HEGEL a donc ouvert un nouvel espace du savoir : espace à l'intérieur duquel nous nous situons, nous vivons, nous sommes installés, sans le moins du monde nous en préoccuper. Avec HEGEL, production d'un espace non-théologique du savoir, d'une nouvelle scène de la philosophie. Reste à savoir si HEGEL a simplement, une fois pour toutes, produit cet espace dans son entier. Du point de vue de l'histoire de la philosophie, la réponse, nous semble-t-il, ne peut être que négative : seul NIETZSCHE a, dans un deuxième temps fort, pu pousser à fond et mener à bien la logique de ce nouveau programme, de cette nouvelle scène non-théologique. Il n'en reste pas moins que HEGEL semble bien être le premier à nous placer devant un nouveau spectacle, devant une nouvelle scène de famille philosophique : là où le discours de Dieu est devenu intenable, imprenable par les hommes — là où « non seulement il n'y a pas de Dieu », mais surtout là où « on ne peut tenir le discours de Dieu » (André AKOUN).

HEGEL est dit « le héros même de l'immanence » par Brice PARAIN. Qu'est-ce donc que l'immanence ? Dans quel espace joue-t-elle ? Par immanence, nous dit Brice PARAIN, il faut entendre « un ensemble autonome *qui ne reçoit rien du dehors* » (nous soulignons), un système clos en quelque sorte. Cette immanence est donc signe, caractère, marque de notre époque. Reste à savoir si une telle description (passage de la transcendance à l'immanence, rôle du système clos, etc.) est suffisante pour montrer ce qui advient à partir de HEGEL. Nous ne le croyons pas. En tout cas, elle sert comme première approche d'un phénomène difficile à décrire.

Brice PARAIN répète la si profonde méditation de NIETZSCHE sur le langage, en nous disant : « On dirait que rien n'a changé avec la mort de Dieu. Nous restons des dévots... Aujourd'hui ce sont *les paroles seules* qui sont considérées... Nous sommes *comme absorbés par ce que nous disons...* » (nous soulignons). Nous sommes pris dans un flux ininterrompu de paroles, dans le grand discours de la société qui émet quantité de phrases, sans arrêt : inflation de la parole, du discours.

« En fait, le mouvement dans lequel nous sommes à présent, a été provoqué par le renversement des positions métaphysiques au cours du dix-neuvième siècle. Il est le passage, difficile, du climat de la transcendance à celui de l'immanence ». Et plus loin, Brice PARAIN donne une description essentielle de la confusion

³ Sur SARTRE humaniste : après la perte de l'absolu « conçu sur le modèle de Dieu, c'est à l'homme désormais de faire le monde et d'abord d'en créer le sens » (M. BLANCHOT, p. 218 — nous soulignons).

Cf. aussi de très belles pages sur l'humanisme comme mythe théologique in : « L'entretien infini » (pp. 367 sq.).

théologique contemporaine, de ce renvoi et de ce maintien inévitables à l'étymologie, à la querelle de mots, au babélisme intégral : « On peut dire, sans aller trop vite, que le Dieu du dix-neuvième siècle est réellement mort partout, que nous sommes devant une table à peu près rase, sur laquelle nous pouvons essayer de *recueillir* ce que nous entendons par le *mot Dieu* lorsque nous le prononçons » (nous soulignons). Et en effet, voilà bien la seule activité à laquelle nous semblons être voués aujourd'hui essentiellement : le recueil de mots et le recueillement devant les mots ! C'est ainsi que Brice PARAIN conclut sa description : « Il n'y a plus que des mots. Le reste a disparu. *Les mots ont pris toute la place* » (nous soulignons)⁴.

NIETZSCHE disait déjà : nous sommes encore pieux, nous qui croyons à la grammaire ! En effet. Mais l'homme moderne ne semble pas avoir eu le courage de faire le saut. Voilà pourquoi il reste et ne peut que rester englué dans le langage, se débattant avec ses mots, ses paroles, ses discours, les déchiffrant, les traduisant, les enregistrant, à l'infini. Parvenu à cet endroit, on se rappellera un parallèle qui a été fait récemment entre PLATON et NIETZSCHE — l'un marquant le début de la métaphysique occidentale, l'autre se plaçant à sa fin : « Platon se moque de ceux qui pensent trouver la vérité grâce à l'étymologie. Dans *Le Cratyle*, SOCRATE s'amuse à donner des étymologies les plus opposées d'un même terme pour inviter à chercher la vérité non dans les mots, mais dans les choses mêmes. L'étymologie est refusée au nom des essences. Avec NIETZSCHE, renversement : *c'est bien parce qu'il n'y a pas d'essence qu'il faut se tourner vers l'étymologie* » (Sarah KOFMAN, nous soulignons). Voici donc où nous en sommes en fin de parcours : nous recherchons l'origine dans les mots.

Essayons maintenant de voir les effets de ce basculement dans différents secteurs de la culture. Nous allons nous limiter ici à trois d'entre eux : la philosophie, la poésie/littérature/culture générale et la théologie.

En philosophie, nous pouvons nous arrêter à la distinction kantienne entre le penser et le connaître. Pour KANT, nous pouvons penser Dieu (et il est même nécessaire que nous le pensions), mais nous ne pouvons le connaître ; nous ne pouvons conceptualiser à l'aide des catégories de notre entendement des données de l'intuition sensible concernant Dieu. Dans la perspective qui est

⁴ Cf. la très belle étude de M. BLANCHOT : « L'affirmation (Le Désir, le malheur) » consacrée à Simone WEIL (pp. 158 sq.). On y voit à l'œuvre l'emprise envahissante du platonisme, qui se manifeste entre autre par les traits suivants :

- a) retour et maintien au *nom* de Dieu
- b) décrochage de l'Amour/foi par rapport à la vérité
- c) l'homme comme illusion, apparence, semblant d'être
- d) la création comme acte d'abandon, de renoncement de Dieu
- e) l'existence conçue comme le mal radical
- f) Dieu n'est vraiment Dieu que s'il reste pour nous le Dieu caché.

ici la nôtre, nous dirons qu'il faut d'abord poser Dieu — le « poser comme simple possibilité logique » (Eric WEIL) — pour ensuite être en mesure de le connaître. Tout rapport à Dieu suppose pour être vécu et dit une pré-compréhension de Dieu ; la foi repose donc sur cete pré-compréhension, sur un savoir préalable à son sujet. Plus fondamentalement, tout acte de foi suppose qu'on ait postulé et accepté l'existence de Dieu comme possibilité et qu'on l'éprouve ensuite comme réalité. On voit combien cette distinction kantienne est intéressante. Il est cependant évident qu'on ne peut pas accepter la problématique kantienne dans sa visée essentielle ultime. En effet, d'un point de vue strictement biblique, penser Dieu sans pouvoir jamais le connaître, c'est-à-dire affirmer que « Dieu est », mais qu'il n'existe pas, est un non-sens absolu. De même l'affirmation de CHESTOV : « Pourvu que Dieu existe, c'est le principe, même si personne n'avait jamais entendu parler de Dieu », ne peut être énoncée qu'à l'intérieur d'un cadre de référence et d'une épistémologie absolument non-bibliques.

Et on comprend cette parole profonde de NIETZSCHE : « ...*La ruine d'un Dieu* : Dieu devint « chose en soi » (*L'Antéchrist*, l'auteur souligne). On voit très bien se dessiner dans ces tendances la volonté d'ériger Dieu en transcendance absolue, en « Grand Objet Extérieur » comme dirait LAUTRÉAMONT. Et en conséquence, des notions comme celles de « révélation », de « salut », etc., sont vides de sens, étant donné et admis que Dieu ne se fait connaître d'aucune façon. Le gouffre qui sépare les deux conceptions est immense, irréductible. On voit aussi combien il est dangereux de s'en tenir simplement aux mots prononcés : de tels énoncés peuvent sonner agréablement à nos oreilles, passer pour « spirituels », « spiritualistes », etc. ; il nous faut cependant nous démarquer avec force de tels énoncés, vu qu'ils reposent sur un socle épistémologique qui diffère dans son essence de la base biblique. Bien trop souvent nous sommes tentés de nous laisser prendre à de tels énoncés pour la simple raison qu'ils ne paraissent pas être athées — l'existence de Dieu n'étant pas mise en cause — ; mais il ne faut jamais oublier de se demander : Dieu existe, bien ! mais comment existe-t-il, quel est son mode d'existence, de quel Dieu parle-t-on ? Il nous faut suspecter systématiquement tous ces énoncés dits « spirituels » qui forment peut-être le discours dominant d'aujourd'hui.

Dans ce qui vient d'être dit sur KANT, nous pouvons en poursuivre les traces dans la littérature, et enfin dans la théologie. Il convient cependant d'amener quelques précisions sur ce passage. La philosophie en son essence est inquiétude, soupçons des notions de la conscience quotidienne : elle détourne, contourne les évidences, elle les suspend, elle pèse et soupèse leur légitimité, leur rationalité. La philosophie est détour, travail. La conscience quotidienne, elle, ne s'approprie que les seuls résultats de ce travail, sans prendre la peine de ce détour. Mais toute appropriation

est déjà transformation : la conscience quotidienne, et avant elle tous les autres secteurs de la culture, ne s'approprient finalement que des principes morts. Ces quelques mots sur les rapports entre les différents secteurs de la culture, la circulation des concepts et idées qui s'instaure entre eux, les importations et les exportations diverses permettent plus facilement d'entrevoir ce qui se passe par exemple dans la littérature et dans la théologie d'aujourd'hui.

Nous prendrons ici comme exemple tiré de *la poésie* et de *la littérature* l'écrivain et poète grec Nikos KAZANTZAKI, et nous essaierons de tirer des leçons de son petit opuscule intitulé : *Ascèse - Salvatores Dei*. Écoutons donc la parole du poète : « Emportés par la spirale des forces tourbillonnantes, nous avons vu le cercle suprême de ces forces, et nous l'avons nommé Dieu. Mais nous aurions pu lui donner n'importe quel autre nom : Abîme, Mystère, Force, Ténèbres absolues, Lumière absolue, Matière, Esprit, Ultime Espoir, Ultime Désespoir, Silence » (nous soulignons). Mais pourquoi donc l'avons-nous nommé Dieu plutôt qu'un autre nom ? La réponse est belle de profondeur et de compréhension : parce que « seul ce nom nous trouble au tréfonds de nous-mêmes en y éveillant des craintes et des désirs originels. Ce trouble est essentiel si nous voulons, par-delà la logique, toucher corps contre corps, à l'essence terrible » (nous soulignons). Cette parole de poète décrit sans doute mieux que tout discours le regain de « religiosité » qui nous touche aujourd'hui. En effet, ce n'est plus Dieu en tant que tel qui est adoré, respecté, obéi, mais le mot « Dieu » seulement. Les hommes en sont venus à se payer de mots. Le mot « Dieu » est dans nos civilisations occidentales chargé et surchargé de sens : rien n'est alors plus simple que de manipuler les gens au moyen de mots tels que « Dieu », « Salut », etc. Et puisqu'il s'agit de se placer en-deçà ou au-delà de la logique, rien n'est plus simple alors : il nous faut accepter ces mots sacrés comme ils nous viennent, les laisser parler à notre esprit en toute liberté, aucun contrôle sémantique ne pouvant et ne devant être effectué.

Dans un deuxième temps cependant, on peut affirmer que ce regain de « religiosité » n'est pas seulement un contre-poids réactionnaire à la technicité envahissante du monde moderne. Il est bien plutôt la nouvelle forme historique qu'a prise la « religiosité ». On se souvient en effet des paroles de Dieu que nous livre l'Écclésiaste : « J'ai mis dans leur cœur la pensée de l'éternité » (« Écclésiaste » 3 : 11, nous soulignons). Cette « pensée de l'éternité » est donnée à tout homme et femme : c'est une sorte de vide à combler, mouvement d'aspiration vers Dieu (cf. ce que disait le cinéaste I. BERGMAN dans une interview à *l'Express* lors de la sortie de son film *Le silence* : « ...Nous vivons dans l'illusion que nous avons tout. Mais au milieu de cette vie pleine, nous avons un grand vide, l'illusion perdue de Dieu, appelez cela comme vous voudrez, peu importe... » (nous soulignons). Mais ce mouvement d'aspira-

tion a pu être, lors des temps, facilement détourné de ses fins, et les aspirations par là même se corrompre. Cette nouvelle vague de religiosité n'est donc pas si nouvelle que ça ; son point d'ancrage nous est fourni dans « L'Ecclésiaste ». Ce qui est peut-être nouveau, c'est la forme historique pervertie, déguisée, presque méconnaissable de ce principe donné par Dieu.

On voit ainsi combien cette religiosité, ce « pan-chosisme » (« pan-everythingism » de F. SCHAEFFER) est éloigné de la révélation biblique, du Dieu biblique. A vrai dire, on ne sera pas étonné de ne jamais trouver dans ces écrits de référence à une « révélation » possible de la part de Dieu — au contraire de la Bible qui est Parole de Dieu, révélation de Dieu : Dieu parle, il parle à l'homme, et il lui parle dans un langage qu'il connaît et peut facilement comprendre. D'un autre côté, il ne faut pas se laisser prendre aux références multiples qui sont faites au « salut ». Car là encore, de quel salut s'agit-il ? Non pas salut de l'homme par Dieu, mais salut de Dieu à travers l'homme : il s'agit de « faire Dieu », de le sauver, de le délivrer de la matière impure que nous sommes (cf. KAZANTZAKI).

Tournons-nous maintenant vers les études théoriques et la culture générale avec Jean RICARDOU et Alain ROBBE-GRILLET. Comme nous l'avons esquissé plus haut, les recherches théorétiques du vingtième siècle (et plus particulièrement de la deuxième moitié du vingtième siècle) s'efforcent de mettre en question systématiquement les différents « objets » du christianisme, sa révélation, son savoir en général. Nous allons voir ce phénomène à l'œuvre dans un bel article de J. RICARDOU publié dans le recueil collectif : *De la créativité* (10/18, 1972). L'article s'intitule : *Éléments d'une théorie des générateurs*. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la première partie (« Sur quelques notions »).

Il s'agit pour RICARDOU de soupçonner quatre notions, de les mettre face à face, de les faire communiquer, et de montrer finalement qu'elles forment système : elles sont « l'insistance du théologique » dans la littérature ; plus précisément encore, elles relèvent d'une « théologie de la création ». Ces quatre notions sont dans l'ordre : « La Création », « Le Don », « Originalité », « Ex nihilo ». D'entrée de jeu, indiquons un point important : il pourrait paraître intéressant, pour nous chrétiens, de voir que les « chercheurs » se préoccupent de dissocier jusque dans ses racines les plus enfouies le travail de Dieu du travail de l'homme (ici, l'écrivain). Cependant, dans un deuxième temps, il faut garder en vue l'optique dans laquelle une telle recherche s'effectue : l'homme s'est vu entre-temps décentré de la place métaphysique qu'il occupait (cassure du début du dix-neuvième siècle). Il est devenu impossible pour lui de tenir le discours de Dieu — la prédication du Vrai (révélé par Dieu) est impossible et impensable dans les champs discursifs de l'homme moderne. On voit ici le

point tragique de non-retour où nous sommes parvenus. RICARDOU va alors tenter de dévoiler les différents présupposés théologiques des notions énumérées plus haut. Il proposera en définitive de remplacer « création » par « production », « don » par « aptitude à produire », « originalité » par « différence », « ex nihilo » par « transformation des matériaux ». Il faut ajouter enfin qu'une telle entreprise a une visée sociale ; elle repose sans doute même essentiellement sur cette visée : « inciter chacun à écrire ». Il faut donc montrer par la production de nouvelles notions que « tout homme est apte au travail du texte » — ce que tendaient à occulter les notions de « création », « don », « originalité » et « ex nihilo ».

ROBBE-GRILLET enfin trace pour nous les contours de la culture à l'intérieur de laquelle nous nous situons dans un texte inédit, interview préparatoire à l'émission *Cinéastes de notre temps* (1970). Ce texte est reproduit dans le livre de André GARDIÈS sur ROBBE-GRILLET (Seghers, 1972). Nous nous limitons ici au paragraphe intitulé : « Message et Vérité ». ROBBE-GRILLET nous déclare : « Si l'idée de message est périmée, c'est parce que *la notion de Vérité* — totale, figée, définitive — *a elle-même fait naufrage*. L'homme, qui a dû renoncer à saisir la signification « profonde » de l'univers, *ne peut plus prétendre à la prédication*. L'artiste à message, c'est celui qui a vu Dieu, puis est redescendu sur terre et déclare : « Voilà je vais vous expliquer le sens des choses, parce que moi je détiens une vérité. » L'artiste contemporain, au contraire, sait qu'il *n'a aucune parcelle de vérité à communiquer*. C'est seulement *quelqu'un qui a éprouvé le besoin d'inventer des formes*. Et celles-ci ne se présentent pas du tout comme étant la vérité, mais comme une architecture possible du monde, une organisation possible — fragmentaire, provisoire et en mouvement — du monde par l'esprit créateur de l'homme » (nous soulignons). On ne peut mieux situer le problème : plus de Vérité, donc plus de prédication possible, seule ressource : l'invention libre de formes, à l'infini. Et si la notion de Vérité a fait naufrage, c'est parce que le monde à un moment donné (début du dix-neuvième siècle) s'est replié sur lui-même, n'acceptant plus un « autre-que-lui-même », ni un « extérieur » à lui, ni évidemment une quelconque transcendance. Ce processus provoquant finalement la perte des catégories (cf. F. SCHAEFFER).

Si nous nous tournons enfin vers notre troisième domaine, *la théologie*, nous aurons à privilégier un livre de Paul TILLICH : *Le christianisme et les religions*. Dans ce livre, TILLICH nous montre selon quelles voies un dialogue entre chrétiens et bouddhistes peut être possible et fructueux. Cette méthode est exemplaire ; elle est employée largement aujourd'hui de par le monde pour fonder les œcuménismes de toute sorte. Il nous faut donc être en mesure de l'apercevoir à chaque fois que son emprise pourrait se faire plus pressante pour nous. Après avoir décrit les conceptions res-

pectives du christianisme et du bouddhisme face à la question du *télos*, de la fin dernière de toutes choses, TILLICH ajoute cette phrase essentielle pour la méthode qu'elle implique : « Ce n'est là évidemment qu'un raccourci qui ne peut pas tenir compte d'un nombre presque infini de présupposés et de conséquences ; mais c'est pour cette raison précisément que de telles formules abrégées sont précieuses pour entamer le dialogue comme pour le terminer » (nous soulignons). On remarque tout de suite qu'il n'est pas du tout question du dialogue lui-même, de son sens, de son contenu, etc. Les formules abrégées, les raccourcis fulgurants que l'on nous propose ne servent en fait qu'à terminer le dialogue, ou à l'entamer. Et en effet, on voit assez mal ce qu'elles pourraient bien faire d'autre. Mais pourquoi TILLICH en est-il venu là ? Ce ne peut être qu'à la faveur d'un glissement. TILLICH affirme en effet que la particularité de chaque religion ne peut être approchée et saisie que si on interroge tout d'abord la conception du *télos* qu'elle propose. On pourrait se demander qu'est-ce qui peut bien légitimer une telle position. Pourquoi la particularité d'une religion apparaîtrait-elle plus dans la conception qu'elle propose de la fin de toutes choses, plutôt que dans celle de l'origine de toutes choses ? C'est à cet endroit que se produit le glissement de TILLICH : toute la question de l'origine est comme effacée. Ce n'est pas étonnant si l'on se rappelle, comme le dit ARTAUD, que c'est « l'esprit du commencement » qui caractérise au mieux le christianisme. C'est face à cette question de l'origine que surgissent en effet dans toute leur violence les différences et les difficultés pour rendre un dialogue possible. Ces différences gênantes peuvent être facilement réduites si l'on se règle exclusivement sur la question du *télos* : tout se joue dans ce simple déplacement de l'origine vers le *télos*. Juger le christianisme d'après la conception qu'il donne du *télos*, et le comparer aux autres religions sur le même point, signifie un tel aplatissement qu'il est ensuite facile d'entamer un dialogue sur les bases qu'on voudra sans difficulté épistémologique majeure.

Un exemple encore récent (cf. *Le Monde*, septembre 1973), se rapportant au C.O.E. (Conseil Oecuménique des Eglises), nous permet de saisir de façon encore plus saisissante combien ce trait du discours se voulant rassemblant est dominant, et combien sa pression se fait chaque jour plus insistante. Ce nouveau mode d'existence du discours ne cesse de hanter plus ou moins violemment toutes les organisations. Le C.O.E. avait proposé comme thème de rencontre à Djakarta la formule : *Christ nous libère*. La délégation indonésienne ne se trouva pas satisfaite de cette formule sans doute trop précise à son gré et trop provoquante. Et elle proposa une nouvelle formulation : « La Vérité libère le Monde », « estimant, comme le dit Roger MEHL, que seul ce terme général de Vérité permettait d'établir un dialogue avec l'Islam » (nous soulignons). L'auteur de l'article remarque cette « désocci-

dentalisation » du christianisme et de la théologie chrétienne. Il en vient même, à partir du point de vue qui est le sien, à exprimer des doutes quant à ce renouveau et des inquiétudes quant aux conséquences futures. Il pose enfin la question de savoir si, tout de même, le christianisme ne va pas se fondre dans un syncrétisme absolu, toute spécificité semblant se dissoudre au profit d'un dialogue à tout prix. Il se demande avec juste raison si cet « à tout prix » ne coûtera pas trop cher : on aboutirait en effet à une perte de l'identité et de l'authenticité du christianisme, qui par là même rendrait le dialogue suspect. Précisons que la formule finale qui a été retenue est : « Jésus-Christ libère et unit ». Nous avons vu plus haut pourquoi une telle perte d'authenticité était nécessaire pour mener à bien le « dialogue », et les confusions qu'elle entraînait.

A partir de ce qui vient d'être dit, peut-on essayer d'expliquer la genèse de certains comportements contemporains ? On assiste aujourd'hui, selon une insistance sans cesse renouvelée, à des tentatives multiples d'instaurer une communauté de langues, de restaurer une unité perdue. Cette unité de discours tant recherchée peut être atteinte. Elle le sera même sûrement. Il faut cependant bien préciser que cette unité visée n'est qu'une unité de discours, c'est-à-dire qu'elle se place au niveau des mots prononcés — mais dont le sens impliqué n'est jamais contrôlé, ce qui favorise tous les glissements sémantiques possibles. On peut donc dire qu'il y a là une exigence essentielle : si l'unité de discours veut durer, le sens des énoncés ne doit jamais être l'objet de définitions, de contrôles sémantiques, d'entente préalable sur les mots en question. On mesure par là combien la confusion est générale et intense. Il faudrait se tourner maintenant vers une genèse explicative de cette confusion.

Depuis la confusion des langues à Babel, les énoncés et les discours (et surtout les présuppositions qu'ils transportent avec eux) ont eu tout le temps de se développer, de se poser et de s'opposer. On peut penser que les tentatives œcuméniques de toute sorte entreprises actuellement ont pour visée d'effacer Babel et ses conséquences. Déjà pour LEIBNIZ (1646-1716), il s'agissait de mettre fin à l'équivoque en recourant à un langage universel, univoque, où l'entente serait maximum et la communication sans « bruit », ni brouillage, le langage de la science. Il est peut-être intéressant à cet endroit de citer une phrase de BAUDELAIRE qui souligne de façon étonnante l'essence de la modernité : « La vraie civilisation... Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la *diminution des traces du péché originel* » (nous soulignons). C'est ce à quoi s'exerce de multiples façons notre monde. Notons que cette étonnante phrase de BAUDELAIRE a été recopiée par NIETZSCHE dans ses notes sur *L'Innocence du devenir*, et qu'elle est enfin reprise en fin de parcours par Herbert MARCUSE dans son livre *Eros et civilisation*. Ce

n'est sûrement pas par hasard qu'une telle phrase se retrouve ainsi chez d'aussi grands penseurs. Elle marque sans doute à leurs yeux le destin qui nous régit, notre monde, notre époque, nous.

Il est nécessaire maintenant d'étudier ce basculement total du savoir qui s'est produit au début du dix-neuvième siècle, puisque c'est dans la faille ouverte par ce basculement que l'on peut situer les discours contemporains. Cette mutation de l'« épistémé » au début du dix-neuvième siècle peut se laisser définir comme passage de l'ordre du Discours (classique) au Langage (de la modernité). C'est dans cette cassure, qui instaure une nouvelle nécessité, un nouveau mode d'existence pour le savoir, que le monde tend à se replier sur lui-même, à exiger impérieusement une épaisseur historique. C'est à ce moment que le langage, à son tour, devient objet de connaissance scientifique : rentrant dans l'ordre de l'objectivité, il se trouve nivelé, morcelé, dispersé, éparpillé, multiplié. En se renfermant, en se repliant sur lui-même, le monde du dix-neuvième et du vingtième siècles s'est emmuré vivant dans une prison dont il n'est sans doute pas près de sortir. En fait, il ne peut plus maintenant qu'en faire désespérément le tour. Comme le dit BAUDELAIRE :

« ...La terre est changée en un cachot humide,
 ...L'Espérance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 ...Se cognant la tête à des plafonds pourris » (SPLEEN).

Ayant fait plusieurs fois le tour de sa prison, l'homme se jette tout entier dans ce cri : « N'importe où ! N'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde » (BAUDELAIRE). Et comme le dit BATAILLE : « ...Ce que j'attends est une réponse dans l'obscurité où je suis... Aucune réponse à cette agitation épuisante : tout reste vide. Tandis que si..., mais je n'ai pas de Dieu à supplier... » (*Le Coupable*). La tension extrême de ce mouvement est la chute dans le silence : « *Je ne suis que silence, l'univers est silence...* Le monde des paroles est risible... » (*Le Coupable*) — nous soulignons. On pourrait sans aucun doute montrer que c'est le bruit assourdissant des discours multiples qui a rendu l'homme sourd, et non pas que le monde est silence. Comme le remarquait FOUCAULT, l'ordre des discours ne peut que rejeter dans l'ombre, faire sortir l'homme de la scène.

Après avoir vu ce premier moment de repli vers le langage au dix-neuvième siècle, nous allons suivre de près *un deuxième mouvement* lequel est parallèle au premier. *Ce deuxième mouvement est celui du décrochage de la foi par rapport à la vérité.* NIETZSCHE remarquait déjà : « Quand on a la foi, on peut se passer de la vérité ». La Bible, elle, s'exprime d'une tout autre façon : la foi est indissociable de la vérité (1 Corinthiens 15 : 32), elle dépend très étroitement de « l'objet » vers lequel elle est pointée. C'est ainsi que la sincérité, l'honnêteté sont louables, mais insuffisantes

quant à nos relations avec le Dieu de la Bible, car elles nous laissent sans renseignements sur leur « objet ». On peut alors dégager une constante universelle : dès que la foi est tournée exclusivement vers elle-même, vers son propre être, vers sa seule coférence, et qu'elle tend à se détacher de son « objet », de la vérité extérieure qui lui donne sens, de son référent, elle se détache aussi en proportion directe de toute possibilité de contrôle : elle ne peut alors que se cantonner dans le sentiment vague et flou, incommunicable. La foi prise seulement comme sentiment ne peut plus dès lors être surprise, discutée ou combattue. Mais ces conceptions de la foi comme sentiment intérieur (exclusivement) sont d'origine mystique et religieuse. Une simple lecture de la Bible suffit pour se rendre compte combien la Bible se démarque de ces vues humaines, trop humaines. La Bible montre *en qui* nous devons croire, quel est « l'objet » de notre foi. Elle nous dit : vous *savez* en qui vous avez cru ! (2 Timothée 1 : 12). Point ici de sentiment, de croyance, au sens où l'on entend ces mots couramment aujourd'hui. Si elle n'était que sentiment ou croyance intime, la foi ne serait plus qu'une expérience incommunicable, mystique ; dans ce cas, la foi devient un mot qui peut être utilisé de multiples façons, voire de façons totalement opposées, selon les interprétations variées de chaque individu.

Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ce phénomène de décrochage de la foi par rapport à son objet est parallèle au phénomène de centrage, de recueillement et d'obnubilation devant les mots, les paroles, les discours en tous genres. Nous paraissions liés aujourd'hui au commentaire infini des paroles dites, écrites, enregistrées, etc. Bref, « nous ne faisons que nous entregloser » (MONTAIGNE).

Remarquons enfin, d'un point de vue historique/philosophique, que la situation que nous connaissons aujourd'hui prend son point de départ bien avant notre époque. Déjà HEGEL, dans ses leçons sur l'histoire de la philosophie et dans ses cours sur la philosophie de la religion, remarquait que le sentiment tendait à prendre en charge la foi, commençait à la pénétrer au point de la dénaturer complètement et de la faire apparaître comme simple croyance. Il voyait déjà les conséquences plus que néfastes qui pourraient s'en suivre. Le phénomène que nous vivons aujourd'hui était, quant à ses racines, présent depuis longtemps déjà : il courait sans paroles trop intempestives, silencieux, sous l'épaisseur insistante de nos discours pour apparaître enfin aujourd'hui à nos yeux étonnés dans son extension suprême. Peut-être notre faute a-t-elle été, comme le disait le Dr SCHAEFFER, de n'avoir pas vu assez clair, et surtout pas assez tôt. Cependant, aujourd'hui il faut essayer d'éviter les mêmes erreurs, de les réitérer indéfiniment. L'entreprise du Dr SCHAEFFER semble pouvoir être comprise selon cette ligne de force, selon cette reprise qui est en même temps une relève.

Et dire que la situation dramatique où nous nous trouvons est née d'un simple refus épistémologique : le refus d'accepter une « révélation » possible, c'est-à-dire une aide, une voix venant de l'extérieur de l'homme et du monde (cf. 1 Corinthiens 2 : 9-10 où il est dit que les choses essentielles au salut de l'humanité « ne sont point *montées* au cœur de l'homme » — nous soulignons).

Il devient maintenant indispensable d'approcher la différence entre la *science* (et la philosophie) et la *révélation divine*, entre la connaissance de *l'homme* et celle de *Dieu*. Écoutons d'abord ce que nous dit Karel KOSÍK, philosophe marxiste, à cet égard : « Pour connaître les choses et leur structure, l'humanité doit accomplir un *détour* (l'auteur souligne), car les choses ne révèlent pas directement ce qu'elles sont, et les hommes n'ont pas la faculté de percevoir directement l'essence des choses. Bien que ce détour soit la seule voie pour accéder à la vérité, l'humanité tente périodiquement de s'épargner l'effort d'un tel détour et veut découvrir directement l'essence des choses (le mysticisme est l'impatience humaine de connaître la vérité). En outre, ce détour implique le risque de s'égarer ou de rester à mi-chemin » (*La dialectique du concret*). Et que nous apprend la Bible sur Dieu ? Dans la Bible, Dieu parle, et il parle de sa création. Il en parle immédiatement et sans détour : il n'a pas besoin de la science au sens humain décrit ci-dessus ; il voit et sait immédiatement puisque c'est lui qui a créé le monde avant que l'homme n'y apparaisse (cf. « Job »). Dieu a fait le monde et l'homme, et il parle à l'homme de ce monde qu'il a fait. Il n'en parle cependant pas comme le ferait un traité moderne de physique, par exemple. Il ne nous donne que des points de référence pour commencer nos recherches, des points d'ancrage qui seuls permettront une recherche féconde. De ce point de vue, il n'est pas inutile de signaler que les créateurs de la science physique au dix-septième siècle étaient tous des croyants bibliques, comme le rappelle justement le Dr SCHAEFFER. Et ceci sans doute pour une bonne raison : tous croyaient que Dieu, Être raisonnable, avait créé le monde raisonnable (c'est-à-dire soumis à des lois régulières), et que l'homme par sa raison (donnée par Dieu) pouvait retrouver ces lois, essayer de les reconstruire par la recherche. Il faut même aller plus loin, et affirmer que seuls de tels postulats épistémologiques ont permis de fonder en raison une telle science. Ce n'est qu'à cette condition que le détour scientifique est possible : alors, le monde réel se voit doublé d'un monde hypothétique, construit d'après des modèles, monde scientifique et technique.

C'est donc la croyance en la logicité de l'être — « l'ombre de Dieu » dit NIETZSCHE — qui rend possible de fond en comble la métaphysique et la science. Ainsi, on peut déclarer très facilement que « Dieu est mort » ou bien qu'on s'est libéré de sa tyrannie, il n'en reste pas moins qu'on le conserve « pratiquement » (opération proprement kantienne, comme l'a bien vu DELEUZE). Cette

époque où l'on tue Dieu, mais où on le conserve pratiquement comme fondement, comme garantie de la présence humaine, et de toutes les activités qui en découlent, cette époque est celle de l'*humanisme*. Cependant, NIETZSCHE tente de nous faire sortir de l'*humanisme*. Que fait NIETZSCHE ? Il opère un déplacement des questions : on ne se demandera plus si le prédicat « existence » peut être attribué à Dieu, mais on se contentera d'apprécier la valeur axiologique de l'Idéal connu sous le nom de Dieu. On ne discute plus sur les fautes logiques discernables dans les preuves de l'existence de Dieu, on s'interroge maintenant exclusivement sur la valeur de l'idée de Dieu. On ne demande plus : est-il « vrai » ou « faux » de dire que Dieu existe ? On dit : supposons qu'un Etre comme Dieu existe, quel est sa valeur ? On passa de l'existence à la valeur de l'existence. Et NIETZSCHE nous le dit bien : « Nous nions Dieu en tant que Dieu... Si l'on nous *démontrait* (l'auteur souligne) ce Dieu des chrétiens, nous y croirions encore moins ». On sait comment NIETZSCHE résout cette affaire : il dénonce la fragilité axiologique de l'idée de Dieu en découvrant en elle une « idée-vampire », en la démasquant comme « attentat à la vie ».

A partir du moment où le fondement moral de la croyance à l'être a été ainsi levé, à partir du moment où la Vérité a fait faillite, un grand sentiment d'absurdité envahit les humains, ce souffle de l'absurde que nous sentons passer sur nous aujourd'hui (cf. CAMUS et SARTRE). La « Mort de Dieu », c'est-à-dire la fin du rapport classique à la Vérité, est alors « l'épreuve de la grande déception ontologique » : l'absurdité est vécue comme conséquence « d'un espoir déçu ».

Mais, comme nous l'indique NIETZSCHE, l'installation d'un nouvel espace du savoir ne nous libère pas d'un coup, simplement et immédiatement, de la croyance à la Vérité, du Dieu moral, etc. On tente ici et là de les conserver pratiquement, de manière inapparente. Parmi les succédanés les plus connus, on trouve : le socialisme (égalité des personnes), l'idéal moral (altruisme, abnégation), l'au-delà comme X inconnaissable. Or ce que l'on conserve ainsi, ce que l'on consolide, c'est la dimension du divin. Voilà donc où nous en sommes maintenant : d'un côté on tue Dieu, de l'autre on garde et on retient la place qu'il occupait. C'est donc à l'intérieur de cette tension que nous nous déplaçons aujourd'hui. Mais c'est cette tension qui nous permet d'avoir un point de contact avec le monde pour l'évangéliser. En effet les hommes n'ont aucune raison valable de continuer à « être », de poursuivre leurs activités multiples, de croire en un quelconque « socialisme », puisque tout ceci suppose comme base et fondement un Dieu garant, un Dieu véracé disait DESCARTES, et que ce Dieu on s'en est débarrassé. D'un côté, on se débarrasse théoriquement du Dieu chrétien pour, de l'autre côté, retenir avec encore plus de vigueur la morale chrétienne : on pourrait sûrement parler ici de « contrebande morale ». On introduit en fraude, par derrière, quelque cho-

se que la loi — ici, la loi de la pensée — nous a interdit d'importer. Mais c'est justement cette « contrebande » qui rend possible pour nous l'évangélisation. Citons pour finir cette phrase de NIETZSCHE — elle nous permet de dire que la foi chrétienne est loin d'être « dépassée » : « Quand on a renoncé à Dieu, on se cramponne d'autant plus fermement à la croyance à la morale »⁵.

Notre tâche préliminaire est peut-être celle-ci : comprendre comment « ça » marche, comment « ça » fonctionne, la machine culturelle des temps modernes. Une chanson récente énonce cette parole terrible : « Il fait froid dans le monde !... » Est-il possible dès maintenant de lui rendre la vie à ce monde ? Et son soleil ? Prions Dieu de nous y aider, et remercions-le de ce qu'il a déjà fait pour nous.

⁵ M. BLANCHOT pose (pp. 377 sq.) cette question essentielle : à quelles conditions un véritable athéisme est-il possible ? Il souligne qu'à chaque fois que l'identité d'un Moi est conservée. Dieu n'est pas mort (cf. aussi sur ce point KLOSOWSKI et DELEUZE). Un peu plus loin, M. BLANCHOT parle de « cette possibilité de l'athéisme qui toujours se dérobe » (nous soulignons). Pour NIETZSCHE, même problème : comment passer de l'a-Théisme du dix-neuvième siècle à l'A-théisme ? (K. LÖWITZ, cité par M. BLANCHOT).

De même, commentant HEGEL, Henri BIRAULT nous dit : « Ainsi d'une façon apparemment paradoxale, ce n'est pas le christianisme qui fait, si l'on peut dire, le « théologique » de la métaphysique, mais c'est bien lui en revanche qui dessine les traits les plus caractéristiques de l'athéisme théologique moderne. C'est pourquoi les athées d'aujourd'hui sont toujours des théologiens qui s'ignorent et aussi des chrétiens déchristianisés » (« L'onto-théo-logique hégélienne et la dialectique », décembre 1958 — nous soulignons).

En effet, le problème de la modernité est nouveau : « Je me révolte, donc nous sommes », a dit ALBERT CAMUS dans une parole où il a mis toute la décision d'un espoir solidaire. Mais celui qui a perdu le pouvoir de dire « Je » est exclu de cette parole et de cet espoir » (M. BLANCHOT, p. 259, nous soulignons).

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

(Nous ne retenons ici que les ouvrages ayant trait plus directement à cet article)

1) Pour une définition détaillée et précise du point de vue biblique :

a) La Bible (Version Segond)

b) Les ouvrages du Dr. SCHAEFFER : *Escape from reason* (trad. fr. *La démission de la raison*), 1968 ; « The God who is there » (1968) ; « Death in the city » (1969) ; « The Church at the end of the 20th century » (1970) ; « He is there and He is not silent » (1972).

2) Gilles DELEUZE : intervention au colloque de Royaumont sur NIETZSCHE in : *Nietzsche* (Ed. de Minuit, 1967) ; *Différence et répétition* (PUF 1968) ; *Logique du sens* (Ed. de Minuit, 1969).

3) Jacques DERRIDA : *L'écriture et la différence* (Seuil, 1967) ; *De la grammatologie* (Ed. de Minuit, 1967) ; *Positions* (Ed. de Minuit, 1972) ; *Marges de la philosophie* (Ed. de Minuit, 1972).

4) Michel FOUCAULT : *Les mots et les choses* (Gallimard, 1966) ; *L'ordre du discours* (Gallimard, 1971).

5) Jean GRANIER : *Le problème de la Vérité dans la philosophie de Nietzsche* (Seuil, 1966).

6) G.W.F. HEGEL : *Leçons sur l'histoire de la philosophie* (coll. Idées, Tome 1).

7) Brice PARAIN : *Petite métaphysique de la parole* (Gallimard, 1969).

8) Lucien SEBAG : *Marxisme et structuralisme* (Petite bibliothèque Payot, 1965).

9) Michel SERRES : *Hermès et la communication* (Ed. de Minuit, 1968) ; *L'interférence* (Ed. de Minuit, 1972).

Demande d'envoi de numéros spécimen

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir envoyer **GRATUITEMENT** quelques numéros spécimen de **LA REVUE RÉFORMÉE** à :

NOM Prénom

Adresse

.....

(de la part de

.....

Date Signature

Demande à adresser 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain.

PARCE QUE Dieu nous fait aujourd'hui connaître dans sa création ses perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité, NOUS CROYONS en Dieu *NOTRE CREATEUR*.

PARCE QUE, à chaque minute du temps, nous recevons de Lui la vie, la respiration et toutes choses, NOUS CROYONS en Dieu, *NOTRE CONSERVATEUR*.

PARCE QUE l'Agneau a été immolé dès la fondation du monde, et qu'en son Fils Dieu assume de tout temps notre péché et nos révoltes,

PARCE QU'Il fait de nous aujourd'hui ses enfants adoptifs à jamais, NOUS CROYONS en Dieu *NOTRE PERE*.

PARCE QUE le Christ Jésus révèle la volonté du Père pour notre guérison et celle de toutes les nations, NOUS CROYONS en Christ, *NOTRE PROPHETE*, présent dans ce monde aujourd'hui.

PARCE QU'Il est mort pour nous réconcilier avec Dieu qui ne nous impute plus nos péchés, NOUS CROYONS en Christ, *NOTRE SAUVEUR*, à son amour pour chacun de nous.

PARCE QU'Il est ressuscité et nous gouverne par sa Parole et son Esprit,

PARCE QU'Il tient en bride les puissances du péché et nous communique tout de sa plénitude, NOUS CROYONS en Christ, *NOTRE ROI*, dont rien ne nous sépare, car il est avec nous tous les jours jusqu'à la fin du temps.

PARCE QU'Il éclaire notre intelligence et nous fait connaître les grâces que le Seigneur révèle dans sa Parole et par le Christ vivant, NOUS CROYONS *au SAINT-ESPRIT*.

PARCE QU'Il touche notre cœur pour que nous recevions ces grâces avec foi, et fortifie notre volonté pour que nous mettions en pratique,

PARCE QU'Il fait de nous des créatures nouvelles et libres qu'il assemble en Eglise dans l'attente de son Royaume, NOUS CROYONS en *l'ESPRIT SAINT*.

PARCE QU'Il répond à nos questions et donne un sens à notre vie, NOUS CROYONS AU DIEU UNIQUE, PERE, FILS ET SAINT-ESPRIT, QUI NOUS A ACQUIS POUR CELEBRER SA GLOIRE !

AMEN !

Bibliographie

Nous vous recommandons la lecture du dernier livre de M. Pierre CHAUNU *Le refus de la vie* (Calmann Lévy — 40 frs). M. P. CHAUNU, professeur à la Sorbonne et à la Faculté de Théologie évangélique d'Aix-en-Provence a participé récemment à l'émission « Apostrophes » à la télévision où il a évoqué l'idée principale de son livre, et affirmé avec vigueur ses convictions de chrétien. Voici un extrait du dernier chapitre de ce livre (pages 333 et 334) :

« Aujourd'hui comme aux premiers temps, le message de la Transcendance, de l'Incarnation et de l'Eternité ne passe plus, ou du moins il se découvre tel qu'il est, comme le fruit d'une Révélation, comme quelque chose qui vient du dehors, et qui ne se fondera jamais au fond d'une quelconque culture, même de la culture qu'il a pendant deux millénaires informée. La culture scientifique de notre temps permet de mieux cerner l'hétérogénéité du message judéo-chrétien, les hommes de notre culture sont donc normalement tentés en plus grand nombre de la rejeter. Cela il fallait que les Eglises l'acceptassent, et c'est en vérité ce que demandaient les hommes de ce temps. Pouvoir rejeter le message, et savoir sa présence quelque part attestée au cœur de la minorité des serviteurs inutiles qui sont les humbles et insignifiants témoins de l'impossible, donc de la Vérité. Mais les Eglises n'ont pas accepté ce reflux, ce retrait d'influence. Elles se sont ingéniées à rendre le message acceptable alors que sa vocation est d'être inacceptable. Elles ont voulu le récrire dans une langue du XIX^e siècle, dans des philosophies qu'elles croyaient être celles du jour et qui n'étaient que des philosophies de la veille. Et c'est ainsi que le message a eu tendance à se retirer, à se dissoudre dans le discours des Eglises. Le sel y ayant perdu sa saveur, les Eglises se sont vidées plus vite. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui le monde est peuplé d'Eglises qui sont vides et petites, ce qui n'est pas grave, mais vides souvent du message de la Transcendance, de l'Incarnation et de l'Eternité. Le message, pourtant, subsiste. Il est parvenu en Russie jusqu'à Soljénitsyne et à combien d'autres. Ils sont aujourd'hui les fidèles de la Transcendance, de l'Incarnation et de la Vérité plus nombreux sans doute à l'Est qu'à l'Ouest. L'heure donc aujourd'hui est venue de l'authentique Réforme, l'heure est revenue de re-former autour de la Parole immuable et vivante de Dieu, de petites Eglises, de « pauvrettes Eglises » humbles, triomphalistes et fidèles, rayonnantes de la Vérité dont elles se seront constituées les modestes servantes.

« Notre temps a encore besoin du message, de la Transcendance, de l'Incarnation et de l'Eternité, il a besoin du message intact, donc de petites Eglises qui puissent le garder à la disposition de ceux qui voudraient en être informés. Un message disponible pour un monde qui peut être un jour tenté par Lui, un message à transmettre aussi longtemps qu'il y aura des pères désireux de poursuivre l'aventure humaine dans la chaîne de la vie reçue et transmise, tant qu'il sera possible de dire demain. En un mot il faut que Juifs et chrétiens jouent la carte d'Eglises résolument minoritaires, ouvertes sans concession sur l'essentiel, rien que l'essentiel, mais tout l'essentiel, en un mot de véritables Eglises d'Eternité. »

La Bible à la lumière de l'archéologie. J.A. THOMPSON, Professeur d'archéologie biblique à l'Université de Melbourne, un vol. 15,5 × 23 cm, relié, 392 p. *Ligue pour la lecture de la Bible.* F.F. 72,—

Cet ouvrage richement illustré sert d'introduction au vaste domaine de l'archéologie biblique. Mis à jour, il nous apporte les informations dont nous

disposons à l'heure actuelle, résultat de longues années de recherches dans les pays de la Bible. Ce livre peut aider le Lecteur de la Bible à mieux comprendre les récits bibliques :

1. En lui décrivant l'arrière-plan sur lequel l'histoire de la Bible s'est déroulée
2. Des sources non bibliques ont été consultées afin de compléter les données bibliques.
3. La compréhension de certains passages bibliques en sera facilitée.
4. Cet ouvrage corrobore l'historicité et l'exactitude des documents bibliques depuis l'époque des Patriarches jusqu'à l'âge apostolique.

Après une évaluation de la situation de l'archéologie à ce jour, la première section examine l'archéologie et l'Ancien Testament, décrivant les émigrants Hébreux qui devinrent la nation d'Israël. La seconde partie nous retrace le déclin et la chute d'Israël, les années d'exil, la période perse et la venue des Grecs. Nous sommes introduits dans l'étrange communauté de Qumran que les manuscrits de la Mer Morte nous ont révélée et apprenons en parallèle les événements des jours d'Hérode le Grand.

La troisième partie de l'ouvrage nous révèle une nation qui s'est transformée en une communauté juive étroite, bigote, et exclusiviste. L'occupation romaine facilite le progrès du christianisme jusqu'aux confins du monde connu alors.

L'ouvrage est illustré de plus de cent soixante dix photos et neuf cartes. Il y a plusieurs tableaux, une bibliographie et trois index qui font de l'ouvrage du Dr Thompson un des meilleurs traités d'archéologie actuellement à la disposition du public.

Comment vaincre la dépression, de Tim LAHAYE, format 13,5 × 21, 224 pages, couverture polychrome, dix illustrations. F.F. 24,—

Echec à la dépression, de André ADOUL, format 12 × 18, 144 pages, couverture deux couleurs. FF. 15,— *Ligue pour la lecture de la Bible*.

Voici deux ouvrages complémentaires versés au dossier de la dépression. Ils veulent démystifier cette maladie dont les chrétiens, tout comme les non-chrétiens, peuvent être atteints.

L'un et l'autre des auteurs rappellent que les dépressifs ne sont pas atteints de quelque forme de déficience mentale. Ils soulignent que la guérison est possible et certaine, et donnent des conseils aux patients aussi bien qu'à la famille et aux amis des personnes déprimées.

M. André Adoul puise dans son expérience de trente années de ministère itinérant et d'innombrables conversations de cure d'âme. Il s'entretient avec son lecteur sur le ton familier de l'ami avec qui il est bon de partager son fardeau.

M. Tim Lahaye analyse ce malaise en suivant une démarche systématique, tenant compte des types psychologiques et rappelle que la dimension spirituelle de l'homme ne peut être oubliée.

H. van den BUSSCHE : *Jean* ; Desclée de Brouwer ; 1976, 578 pages.

Il s'agit de la réédition d'un ouvrage paru il y a une dizaine d'années. En théologie, il en va quelquefois comme de la mode : succès un jour, oubli le lendemain ; il faut être une valeur sûre pour surnager dans le flot des publications : le théologien belge est de ceux qui savent garder la tête froide et le sens de l'humour : on se souvient peut-être d'un article paru chez le même éditeur, dans la série *Recherches bibliques* et consacré au quatrième évangile :

avec vivacité et esprit, l'auteur faisait un sort aux théories les plus hardies sur l'origine et la composition de l'Evangile.

Dans le premier chapitre consacré aux questions d'authenticité et d'historicité, H. van den BUSSCHE affirme le caractère apostolique de l'écrit : l'auteur se présente comme un témoin oculaire et l'antijudaïsme qu'on décèle parfois est le fait non d'un étranger, mais d'un homme qui souffre d'être coupé de son peuple. H. van de BUSSCHE ne s'intéresse que peu aux influences externes qu'aurait subi l'évangile : en cela il se démarque de DODD : la clé de cet évangile se trouve en lui-même : en dépit de sa simplicité ou peut-être à cause de cela — l'Evangile de Jean est d'une richesse sans limite : son intention est de témoigner du Christ en gloire, lequel n'est pas séparé du Christ incarné. Même le rapport avec les synoptiques n'est pas essentiel, mais à ce propos, H. van de BUSSCHE a cette remarque : *On peut dire, avec quelque exagération, que les synoptiques ont monté un film avec ce qui leur restait de clichés photographiques, conservés et manipulés par la tradition. Jean, au contraire, peint avec un minimum de traits humains la personnalité intime, divine, de Jésus. Il ne prétend pas nous informer du christianisme, il veut nous faire comprendre la personne du Christ* (p. 29).

Dans le second chapitre consacré à l'unité littéraire de l'Evangile et à sa composition, H. van den BUSSCHE s'en prend à juste titre au trop célèbre commentaire de BULTMANN : *cet auteur fait sans aucune justification des transpositions énormes de textes et découvre trois couches dans l'évangile*. (p. 51). En fait il y a dans cet évangile une parfaite cohérence.

Enfin ce que H. van den BUSSCHE souligne c'est l'origine juive de cet évangile et de son auteur : en cela encore il se différencie de BULTMANN et de bien d'autres : *C'est dans l'Ancien Testament et dans la littérature juive qu'il faut chercher les sources de la vision théologique et de la pensée de Jean, non dans le monde grec* (p. 62).

En cela, cet auteur catholique retrouve le vieux principe réformé selon lequel l'Ecriture s'explique par l'Ecriture. C'est bien l'une des raisons qui fait que nous recommandons ce livre : un peu de bon sens et d'équilibre ne font jamais de mal en théologie.

Alain MARTIN.

C. H. DODD : *L'interprétation du quatrième Evangile* ; Editions du Cerf, 1975 ; 598 pages.

Voici enfin en traduction française l'ouvrage capital que C.H. Dodd a consacré à l'Evangile selon saint Jean. Cet évangile a toujours eu une place un peu à part dans la théologie chrétienne. Il faut bien reconnaître que l'on paraît parfois se méfier d'un écrit que l'on respecte certes parce que canonique, mais qui est si particulier. La théologie repose sur Paul, mais quelle place donner à Jean ? C'est pourtant cet évangile qui exprime le mieux le mystère de la Trinité. Ce qui déroutait aussi dans cet évangile, c'est la question de son origine et de sa composition. Depuis des années, les imaginations se sont données libre cours : les hypothèses les plus hasardeuses se sont fait jour et finalement l'hypothèse traditionnelle de l'origine apostolique de l'auteur ne paraît pas si dépassée que cela.

Mais ce n'est pas aux questions d'introduction que s'intéresse Dodd : c'est à l'aspect théologique : *Nous pensons avoir suffisamment manifesté que nous tenons le Quatrième évangile pour une œuvre essentiellement théologique plus encore qu'historique* (page 559).

DODD a divisé son ouvrage en trois parties : le contexte culturel, les idées maîtresses, doctrine et structure.

La première partie nous replace dans le milieu culturel où est né le Quatrième évangile : particulièrement intéressant le chapitre consacré à l'hermé-

tisme. DODD reste très prudent quant aux apports de ces différents courants : ils peuvent rendre compte d'un langage ; certains rapprochements sont séduisants mais nous avons quelque chance de reconnaître la pleine signification de ces éléments de la pensée johannique qui sont en opposition frappante aux écrits hermétiques et dans lesquels nous devons chercher l'enseignement proprement chrétien du Quatrième évangile (p. 76).

Cette remarque est vraie aussi pour le gnosticisme ou le mandéisme.

En revanche DODD est beaucoup plus positif en ce qui concerne le judaïsme contemporain, qu'il soit alexandrin ou palestinien, tout en montrant par exemple pour PHILON que son logos n'est pas objet de foi et d'amour (p. 102).

La seconde partie est consacrée à l'étude de quelques thèmes de l'évangile par exemple : vérité, foi, union avec Dieu, Messie, etc. On lira avec intérêt le chapitre consacré au Logos, où après une étude philologique, DODD s'attache à montrer le mouvement interne du prologue : l'emploi du mot Logos dérive probablement du judaïsme hellénistique de PHILON, mais prend ici un caractère très original : la Parole s'est faite chair : *Si telle est bien l'intention des versets 9-11, l'incarnation du Logos apparaît alors comme la concentration définitive de toute la pensée créatrice et révélatrice de Dieu, aussi bien que du sens de l'univers, dans une personne. Cette personne est ce que l'humanité était destinée à être dans le dessein de Dieu : d'où la justesse de l'appellation de Fils de l'Homme, autrement dit d'ho alèthinos anthrôpos (d'homme véritable) qui lui est attribuée* (p. 364).

La troisième et dernière partie traite de la doctrine et de la structure du Quatrième évangile : il ne s'agit pas d'un commentaire exégétique mais l'auteur s'efforce de dégager les lignes maîtresses de la pensée en distinguant le livre des signes du livre de la passion : *Chaque épisode particulier contient en lui-même, implicitement, tout l'évangile. Le kérygme apostolique était centré sur les faits salvifiques de la venue du Christ : sa mort, sa résurrection et son exaltation* (p. 485).

Il faut se réjouir qu'un livre aussi important soit enfin accessible au public francophone bien qu'il ait fallu attendre 23 ans pour cela. Peut-être peut-on espérer la parution du second ouvrage de DODD sur cet évangile : *Historical Tradition in the Fourth Gospel*.

Cependant on peut regretter un petit détail : par rapport à l'édition anglaise, l'édition française a transcrit en lettres latines les caractères hébreux et grecs. Je sais bien que cela permet des économies de composition et aussi l'élargissement du champ des lecteurs. Il n'empêche que c'est dommage ; sans jouer les pédants, faut-il voir dans ce détail une baisse du niveau de la culture générale classique et théologique dans notre pays ?

Alain MARTIN.

Xavier LÉON-DUFOUR : *Dictionnaire du Nouveau Testament*. Editions du Seuil, 1975. 570 pages.

Ce livre se présente d'une façon fort agréable : bien relié, bien imprimé avec une typographie aérée. Il contient non seulement une définition d'un grand nombre de termes du Nouveau Testament mais aussi une introduction sur la situation géographique et historique de la Palestine au temps de Jésus. On trouvera aussi dans le corps même du dictionnaire des renseignements sur des notions que peuvent rencontrer ceux qui étudient la Bible : ce qu'est par exemple une concordance ou encore la *Formgeschichte*.

Il s'agit donc là d'un ouvrage qui se veut strictement pédagogique. C'est pourquoi, sans se plaindre de son aspect agréable, un format plus réduit et plus pratique aurait pu peut-être contenir tous les renseignements présentés.

En revanche, il faut faire des réserves sur l'index des mots grecs qui se trouve à la fin du volume : il y a des inexactitudes et des erreurs, comme par

exemple *brôma* et *brôsis* qui sont traduits par *ver* (?) alors que ces mots signifient nourriture.

Finalement on peut se demander si l'effort technique accompli pour ce livre dans sa présentation n'aurait pas été mieux utilisé pour un dictionnaire complet.

Du moins saluons ce dictionnaire comme l'un des signes du renouveau des études bibliques dans le monde catholique français.

Alain MARTIN.

André LACOCQUE : *Le Livre de Daniel* ; Delachaux et Niestlé ; 1976 ; 188 pages.

Les éditions Delachaux et Niestlé poursuivent avec succès la parution de commentaires de l'Ancien Testament. Le Professeur LACOCQUE, qui enseigne à Chicago, nous donne son commentaire du livre de Daniel. Ce livre est souvent considéré comme un peu secondaire dans l'ensemble de l'Ancien Testament : ne fait-il pas partie, selon le classement juif, des Ecrits, lesquels ne sont entrés que tardivement dans le canon hébreux.

Il serait pourtant dommage de ne voir dans Daniel que le prototype de l'apocalyptique. L'originalité théologique de Daniel est de montrer l'importance de la notion de Royaume de Dieu en face des Empires humains. Le livre de Daniel fonde une théologie politique où s'affirme le caractère irréductible de l'autorité souveraine de Dieu en face des autorités humaines.

L'auteur connaît fort bien le judaïsme. Il voit dans le livre de Daniel, le mélange de deux genres : la *aggada* et l'apocalypse ; nous avons affaire à la fois à des récits et à des visions. Mais dans quelles circonstances se sont-ils développés. L'auteur pense aux Assidéens, qui pendant la guerre des Maccabées, ont limité leur résistance à la conquête de la liberté religieuse. Adolphe Lods faisait déjà remarquer que Daniel recommandait une attitude d'attente et de patience (Daniel 12 : 12).

L'une des caractéristiques du livre de Daniel est d'être écrit en deux langues, l'araméen et l'hébreu. On pense généralement que l'araméen était la langue d'origine et que certains passages ont été retraduits en hébreu. Mais le professeur LACOCQUE cite l'idée de PLOGER selon laquelle ce bilinguisme serait théologique : l'araméen est la langue commune mais l'hébreu réapparaît au chapitre 8, car Israël passe au premier plan : il y a ainsi un équilibre entre l'universalisme et le particularisme.

Le livre de Daniel est un livre biblique très important car il pose très précisément la question de l'autorité humaine opposée à celle de Dieu : déjà se trouve en germe le conflit entre KURIOS KÆSAR et KURIOS KHRISTOS.

Ce qui importe donc pour reconnaître toute l'autorité de ce livre n'est pas de se livrer au faux combat pour dater Daniel de la captivité de Babylone comme le fait par exemple la Bible Scofield : ce n'est là qu'un fondamentalisme de forme ; ce qu'il faut sans cesse réaffirmer, c'est l'autorité fondamentale de l'Ecriture.

Le mérite de l'auteur est de nous rappeler que ce qui est en jeu dans Daniel, c'est l'autorité même de Dieu en face des prétentions humaines. Peut-être pourra-t-on critiquer certaines explications historicisantes car on reste souvent là dans le domaine des hypothèses et il est facile de se perdre dans des allusions qui nous échappent.

Mais la lecture de ce commentaire fera découvrir au lecteur toute l'actualité du livre de Daniel ; car la question de l'autorité politique est bien souvent aujourd'hui au cœur de nos débats.

Alain MARTIN.

SOCIÉTÉ CALVINISTE

EXTRAITS DES STATUTS

1. — Principes

Article premier. — La Société calviniste, fondée à Paris, le 10 décembre 1926, a pour principes d'organisation et d'activité la doctrine exposée par CALVIN et par les confessions de foi qui s'inspirent de cet enseignement.

Article 2. — Elle a pour but : 1° d'étudier et de propager le calvinisme, considéré comme élément de force et de progrès pour la pensée chrétienne ; 2° de faire connaître la personne et les œuvres de CALVIN et la littérature réformée ancienne et moderne.

Article 3. — La Société calviniste s'interdit toute activité sectaire et toute œuvre de division ecclésiastique.

II — Membres et Associés

Articles 7. — La Société calviniste compte diverses sortes de membres :

a) Les *membres* (sans autre qualificatif) déclarent leur accord avec l'article premier des présents statuts. Ils possèdent la voix délibérative et le droit de vote lors des assemblées générales de la Société.

b) Les *associés* sont ceux qui désirent témoigner leur sympathie pour l'un des buts poursuivis par la Société. Ils peuvent participer aux assemblées générales avec voix consultative ; ils ne possèdent pas le droit de vote.



Bulletin d'Adhésion

A adresser au Pasteur Pierre MARCEL, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye.

Nom

Prénom

Adresse

Profession

Date de naissance

déclare vouloir s'inscrire à la Société Calviniste de France en qualité de membre (actif ou associé).

Signature :

P.S. L'adhésion à la Société calviniste de France implique l'abonnement à LA REVUE REFORMÉE, et l'acquittement régulier de son prix.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : *Commandes :* 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 30.00 F. Abonnement de solidarité : 60 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : *prix réduit*, 20 F.

Abonnement jumelé avec *Perspectives Réformées* : 50 F.

ALLEMAGNE : Dr. L. COENEN, 58, Wuppertal, 2, Krautstrasse, 74, Postscheckkonto Köln 71336.

Abonnement D.M. 19,— ; Etudiants : D.M. 14,—.

BELGIQUE : M. le pasteur P. A. dos S. MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 270-0003550-14.

Abonnement : 220 francs belges. Abonnement de solidarité : 400 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 150 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 8, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 7 — Abonnement de solidarité : \$ 15 ou plus

GRANDE-BRETAGNE : D' David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4L G.

Abonnement : £ 3.00. Student sub. £ 2.00.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : liras 3.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : liras : 2.400.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de Roo-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers, 18, Zuidlaren (Dr), Giro 604844.

Abonnement : Fl. 20,—. Abonnement de solidarité : Fl. 40,— ou plus.

Etudiants : *prix réduit* : Fl. 14,—.

PORTUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida D' Aug sto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 150,— \$.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 80,— \$.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16. 1003. Lausanne. ComDte postal : 10.6345.

Abonnement : 20 francs s. isses. Abonnement de solidarité : 40 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : *prix réduit* : 15 francs suisses.

AUTRES PAYS : 35 F

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1° Au siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
Alain PROBST, <i>La Théorie générale des Cercles de Lois en Philosophie réformée</i> , Brève analyse de la Théorie générale de la nature créée, chez Herman DOOYEWEERD, Tirage Xérox. 138 p. franco Frs	40.—
<i>Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ?</i>	
Rapport de la commission biblique désignée par l'Episcopat Luthérien Suédois	12.—
<i>Ta Parole est la Vérité</i> , Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968	15.—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	10.—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	10.—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	6.—
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la Prophétie d'Esaié LIII, touchant la mort et passion du Christ</i> , 120 p.	15.—
Jean CALVIN : <i>La Nativité</i> :	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph 2. Le Cantique de Marie 3. Le Cantique de Zacharie 4. La Naissance du Sauveur. Chaque	7.—
Les quatre fascicules ensemble	21.—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	8.—
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de F i du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	20.—
Herman DOOYEWEERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i>	12.—
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	12.—
Auguste LECERF :	
<i>La Prière</i>	Epuisé
<i>Des moyens de la Grâce</i>	10.—
<i>Le Péché et la Grâce</i>	8.—
Pierre MARCEL :	
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	12.—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	Epuisé
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	10.—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	5.—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	6.—

2° A la Librairie Protestante, 140, Bd saint-Germain, Paris, 6°
(Tarif Librairie)

Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ec le de Dieu</i> , Catéchisme réformé	12.—
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	10.—
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou <i>Confession de La Rochelle</i> . Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3,20
Jean CALVIN :	
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	18.—
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	4,50
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides »,	
Tome I	42.—
Tome II	55.—
Tome III	89.—
Tome IV	110.—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides » relié	133.—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , « Labor et Fides » relié	133.—
<i>Commentaire sur l'Épître aux Romains</i> , « Labor et Fides » relié	80.—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , « Labor et Fides » relié	89.—